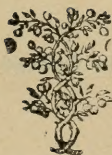

U d'/ of Ottawa
39003002070851

Louis ESTÈVE et George GAUDION

# Les Héritages du Romantisme

Série de Conférences faites au Salon des Poètes Méridionaux



TOULOUSE

ÉDITION DU SALON DES POÈTES

1909

## DES MÊMES AUTEURS

***Nietzsche décadent.*** (Epuisé).

**Œuvres de Louis Estève**

***La Nouvelle Abbaye de Thélème,*** *roman.*

***Les Vertiges,*** *contes pholiques.* (Epuisé).

***Matins alertes et Matins gris,*** *florilège.*

***Les Amants tristes,*** *nouvelles.*

**Œuvres de George Gaudion**

***Les Ames pâlies,*** *poèmes.* (Epuisé).

***La Maison d'enfance,*** *poèmes.* (Epuisé).

***Des petits pas sur la pelouse,*** *poèmes.*

ῥυθμίζειν, *poèmes.*

***Le Jeu docile,*** *poèmes.*

***Lampes avant le seuil,*** *proses.*

***La Prairie fauchée,*** *poèmes.*

A JULES MARSAN

# Les Héritages du Romantisme

# AVANT-PROPOS

*« Depuis plusieurs années déjà, certains esprits de bonne volonté, ayant senti s'éveiller en eux quelque inquiétude devant les dispositions morales du temps présent, se sont mis en devoir d'établir le bilan du Siècle romantique qui vient de se clore. Légataires avisés, ils s'occupent à régler les comptes de ce défunt d'illustre mémoire : ils voudraient séparer les créances sérieuses du papier sans valeur dans l'héritage fort riche, mais assez confus qui leur fut transmis et que la prudence conseille d'accepter préalablement sous bénéfice d'inventaire. »*

(Ernest Seillère : *Le Mal Romantique*, p. 383).

# INTRODUCTION

## Nouveaux aspects de la Tristesse

Dans une brochure publiée voici deux ans sous le titre de *Nietzsche-Décadent*, nous avons tâché de montrer que Nietzsche a bien été le plus tourmenté, sinon le dernier des romantiques, — et que la tristesse qui, malgré des éclaircies de joie et d'enthousiasme, domine le *Zarathustra* est autrement sombre, sourde et profonde que celle que chantaient si volontiers les Musset, les Lamartine et autres enfants du Siècle.

La tristesse romantique, en effet, avait cette particularité consolante de devenir souvent après ses violents accès d'inquiétude, une mélancolie teintée de douceur, une *mélancolie dorée*, à peine troublée de lointains regrets : il suffit pour s'en convaincre de relire *Le Lac* ou *La Tristesse d'Olympio*, Et même, aux moments où elle s'accompagnait d'une dépression véritable, elle se colorait encore d'assez d'illusion, de magie, d'espoir caché, pour

que l'auteur de *La Gaya Scienza* ait pu faire de « sa douce lassitude du soir » l'expression moderne de la beauté. Elle était, succédant à certaines déceptions, après des débauches de convoitise, un état d'âme de demi-renoncement ; elle n'empêchait guère ses adeptes de mener joyeuse vie (voir plus loin le § relatif aux auteurs gais et auteurs tristes), et elle permit à Gœthe — et à tant d'autres — de s'accomoder dès la trentaine de l'optimisme pratique et bourgeois.

Ce n'est que très exceptionnellement qu'elle put atteindre l'angoisse stupéfiante de certaines lypémanies trop familières, en revanche, à quelques auteurs plus récents ou contemporains, et qui vont jusqu'à paralyser toute initiative chez ceux qu'elles obsèdent, justifiant bien ainsi l'expression de « tristesses passives » que M. Georges Dumas attribue dans *La Tristesse et la Joie* aux états de dépression physique et morale.

Et, cependant, la parenté psychopathique est évidente entre les uns et les autres. M. Max Nordau dans son livre *Dégénérescence* (T. 1, p. 304), n'hésite pas à faire remonter tout le « mouvement mystique de l'époque » (et il englobe dans cette esthétique du mysticisme autant les symbolistes, que les préraphaélites, que les wagnériens et bien d'autres encore), au romantisme. La filiation, que suppose le titre de cet ouvrage, n'est donc nullement difficile à établir. Au surplus, M. Ernest Seillère, dès les premières pages de son beau livre *Le Mal Roman-*

*tique*, a clairement démontré l'existence de plusieurs générations romantiques ; justement, la plupart de ceux dont nous nous occupons ici seraient pour lui les représentants de la cinquième génération.

Ce sont donc bien les descendants légitimes des ancêtres de 1830. Seulement, chez eux, le côté morbide domine presque le côté esthétique, et sous les nuances risquées d'un art « décadent », nous pouvons percevoir par une simple analyse le mécanisme affolé et les éléments perturbateurs de terribles psycho-névroses.



C'est de ces frontières dangereuses de l'art, — au moins sous quelques uns de leurs aspects les plus curieux ou les plus saillants — que nous avons fait l'objet de cette étude.

Nous avons eu le souci d'une méthode, mais il est difficile de classer des phénomènes à la limite de l'art et de la psycho-pathologie, qui n'ont fait l'objet d'aucune étude antérieure. Il nous a paru seulement que ces « tristesses esthétiques » ou « décadentes » se manifestaient spécialement sous trois formes, ou pour mieux dire, à trois degrés divers plus complexes et plus profonds, — plus imprécis, — plus pénétrés d'idéalité, — moins fatalement déterminés, mais aussi plus fréquents et plus faciles

à provoquer, à mesure qu'on s'élève dans leur hiérarchie.

Nous les avons appellés :

LE MAL DU CREPUSCULE,
LE MAL DE LA PROVINCE,
LE MAL DE L'AU-DELA.

Ces trois psychoses ont pour caractère commun un état de souffrance, de malaise — et spécialement, de *nostalgie*.

La première est particulière aux heures de pénombre ; c'est la plus brutalement déterminée, la plus atavique ; d'un mot, c'est la *nostalgie* pure et simple *de la lumière*.

Le Mal de la Province, lui, est une sorte de *nostalgie à rebours*, la nostalgie des lieux qu'on ne connait pas, et où il semble qu'on se trouverait mieux ; c'est l'ennui des petites villes, le désir d'exode, etc.

Le Mal de l'Au-delà est un mal de la province à demi mystique, dont « la patrie n'est plus de ce monde », une aspiration désabusée et qui sait qu'en définitive, on n'est bien nulle part ; c'est la *nostalgie de l'inconnu*. Nous venons de dire aussi du Mal de Province qu'il est la nostalgie des *lieux qu'on ne connait pas :* on pourrait croire à une confusion : la nuance est assez subtile, mais elle existe tout de même ; dans un cas le psychopathe est nostalgique de lieux inconnus de lui, mais qu'il sait exister, (grandes villes, pays étrangers, Orient, surtout) ;

dans l'autre, il est nostalgique de choses et de lieux également inconnus de lui, mais en outre, d'existence imprécise. La *Nostalgie des Ailleurs*, de M. P. Loti, présenterait assez bien la transition d'un cas à l'autre.

Certes cette classification est artificielle et elle ne met en évidence que la difficulté que nous avons à discerner les symptômes propres à nos trois *maux*. Au fond, il n'y a qu'un seul *mal*, à divers degrés, et, pour dire vrai, le mal de la Province contient le mal du Crépuscule, — lui est éminent, pour parler ainsi que les métaphysiciens — comme le mal de l'Au-delà contient les deux autres. Il n'en est pas moins que notre classification permet de saisir sous leurs formes, plus ou moins nuancées d'idéalité, les divers spleens, ennuis, asthénies morales, aspirations maladives auxquels sont en proie tant de jeunes écrivains — et tant de leurs lecteurs ; car, notons tout-de-suite que ces psychoses sévissent surtout chez les jeunes gens, à cause de leur sensibilité mal assise — et de préférence chez les hommes, qui sont, aussi, beaucoup plus sujets à la nostalgie proprement dite que les femmes.

La nature peu accueillante qui les entoure fait encore les habitants des régions septentrionales plus susceptibles de ses atteintes.

∴

Ajoutons maintenant deux précisions nécessaires.

Ces formes particulières de tristesse que nous étudions sont-elles vraiment si récentes que nous voulons bien le dire? Eh! quoi, ces étranges mélancolies n'auraient pas été connues avant nos jours? Si elles ont des causes purement extérieures comme nous le soutiendrons plus loin, n'ont-elles pu être éprouvées de tout temps?

Certes, le fond de ces tristesses a changé beaucoup moins que le vocabulaire qui a servi à les désigner. M. E. Seillère remarque (*op. cit.* p. XXXVII, note), que « Pessimisme est le nom du Mal romantique pour la 4e génération de cette grande famille. A la première, il se nomme sensibilité, à la 2e, ennui, *Weltschmerz, atra cura*; à la 3e, Mal du Siècle; à la 5e, neurasthénie. Autrefois ce fut *veternus* (Lucrèce), *acedia* (cloîtres du Moyen-âge), humeurs, vapeurs. » Pareille remarque chez M. Tardieu : « L'ennui des cloîtres... s'est appelé *dæmon mœridianus* chez les solitaires de la Thebaïde; au Moyen-âge, on le nommait *acedia, tædium vitæ* » (*op. cit.* p. 112). On pourrait même découvrir dans cette richesse de désignations un nouveau symptôme du besoin de changement que nous constaterons chez nos malades. Et, cependant, de même

que le sentiment de la nature, au moins dans notre civilisation, ne remonte guère, si on excepte quelques lyriques précurseurs, au-delà de plusieurs siècles, de même ces impressions pénibles sont assez récentes (1) pour deux raisons : d'abord, elles supposent un raffinement excessif de la sensibilité et de l'émotivité : — résultat d'une civilisation déjà déclinante : ensuite, elles sont favorisées par certaines conditions de la vie économique et sociale : enlaidissement des paysages par l'industrie, — déplacements trop fréquents et alternances de surmenage et d'oisiveté ; démagogie irritante et stérile, misérable parodie de la démocratie véritable : vie de caserne, — dispersion de la famille au profit des groupements sociaux plus vastes : défaillance des idées religieuses et mystiques, qui seraient les dérivatifs naturels à toutes ces aspirations imprécises.

S'il est besoin d'étayer ces assertions par l'opinion d'autrui, voici quelques références dignes d'accréditer celles qu'on pourrait suspecter d'être inspirées d'idées rétrogades.

Pour Nietzsche, « la mélancolie européenne, le pessimisme du XIXe Siècle est essentiellement la

(1) « L'ennui n'a trouvé son expression littéraire qu'en des temps récents, et les premières confidences qui nous sont faites à son sujet remontent au XVIIIe Siècle. S'il ne s'est pas exprimé plus tôt, c'est qu'il était dans l'âme humaine un malaise confus, non encore isolé par la réflexion et l'analyse ; et il n'avait pas revêtu cette intensité douloureuse qui lui a donné conscience de lui même. » (Tardieu, *op. cit.* p. 276).

conséquence d'un mélange des couches sociales, subit et absurde ». (*La Généalogie de la Morale*).

Au sujet de l'englobement des individus dans de trop vastes synthèses sociales, M. Fierens-Gevaert (in. : « *La Tristesse Contemporaine* » ) émet cette opinion : « Les foules organiques, c. à. d. les corps constitués, les grandes institutions ne peuvent qu'être en proie à la tristesse ». (Voir plus loin le § : *Utopies et romans d'avenir*).

Quant à la déchéance des idées mystiques, voilà, peut-être, la cause la plus profonde de la tristesse contemporaine chez les artistes : jadis ceux-ci et la foule communiaient dans un même mysticisme ; la scission de la religion et de l'art a dangereusement aristocratisé ce dernier ; aussi est-ce avec raison que M. Fierens-Gevaert remarque encore (*op. cit.* p. 112) : « La vie artistique ne procure plus qu'aux médiocres les jouissances publiques, les enivrements du triomphe. Les grandes individualités ont été méconnues de leur vivant... » Du reste notre auteur est tout particulièrement disposé à faire du déclin des idées mystiques la grande cause de toutes les tristesses contemporaines : « Douter, dit-il, non point de l'existence de Dieu, mais de la présence d'une vertu divine dans les actes humains, (1) c'est encore la plus haute forme de cette tristesse. » (*op. cit.* p. 24. - Cf. Paul Bourget : *Essais de ps. contemp.* §

(1) N'est-ce pas contre cette tendance qu'a voulu lutter M. Saint Georges de Bouhélier ?

Flaubert; E. Seillière : *Le Mal Romantique* p. LXXI) (1).

Le Dr Nordau, se plaçant à un point de vue plus positiviste attribue la tristesse moderne à la fréquence de l'hystérie, toujours croissante (*op. cit.*, p. 62) et il observe par ailleurs (p. 74) que « certaines névroses sont une conséquence des conditions d'existence actuelles de l'humanité civilisée. » Nous avons déjà vu M. Nordau mettre en cause le mysticisme, tandis que M. Fierens déplorait sa décadence. La vraie cause ne doit être ni dans la régression ni dans l'aggravation du mysticisme, mais bien sans doute dans sa perversion.

Quoiqu'il en soit, le même Max Nordau au chapitre intitulé « Le Crépuscule des Peuples » ; de son livre *Dégénérescence* (T. 1. p. 5) observe comme nous que : « La disposition d'âme actuelle est étrangement confuse, faite à la fois d'agitation fiévreuse et de morne découragement, de crainte de l'avenir... La sensation dominante est celle d'un engloutissement, d'un éteignement. »

Nous avons dit incidemment qu'une autre caractéristique de ces diverses formes de nostalgie était leur aptitude à être déterminées par une cause extérieure, et spécialement par un aspect de la nature ou du monde ambiant inanimé. Entendons-nous bien, et voyons comment les choses se passent : un

(1) Cf. encore Nietzsche : *La Gaya Scienza ;* Melchior de Vogüé : *Heures d'Histoire*, p. 80.

individu sujet à une de ces psychoses se trouve à un moment dans un état mental à peu près neutre ; mais voilà qu'il aperçoit devant lui un paysage désolé : une rue sombre et pluvieuse, un crépuscule noyé de brouillard... Brusquement, sa navrance familière va s'emparer de lui avec la soudaineté propre à tous les délires, sans que rien auparavant put faire prévoir l'accès. Notons en passant que, d'après M. G. Dumas, ce qui distingue la mélancolie de la tristesse normale, c'est que le malade mélancolique ne peut s'expliquer rationnellement la cause de son accès. La soudaineté que nous signalons n'est-elle pas un autre aspect du psychisme obscur et morbide qui gouverne ces états puisqu'elle ne permet même pas à la conscience une explication épiphénoménale de son assombrissement subit ? (Thèse de la *Tristesse objective*, de M. Dumas, cf. *Ennui objectif*, de M. Tardieu (*op. cit.*, p. 5).)

En réalité, ces causes extérieures ne servent que d'impulsion, d'occasion. En faire des causes absolues serait une erreur aussi grande que celle de M. Fierens dans l'ouvrage mentionné plus haut de vouloir expliquer la tristesse dominante actuelle par des causes purement externes, historiques, sans tenir compte qu'il y a toujours eu des événements calamiteux pour les individus comme pour les sociétés. La vraie cause, c'est l'état de dépression du sujet.

M. Nordau fait encore là-dessus une remarque fort pertinente :

« Une sombre gorge de montagnes au-dessus de laquelle est suspendu un ciel lourd de nuages nous rend tristes. C'est là une des formes de l'influence que le monde extérieur exerce sur notre disposition d'esprit. Mais si, pour une raison quelconque, nous sommes déjà tristes, nous trouvons partout dans notre horizon des images attristantes : dans une grande ville des enfants déguenillés, mourant de faim, des chevaux de fiacre maigres... écorchés, une mendiante aveugle... Sommes-nous gais, nous voyons absolument les mêmes tableaux, mais nous ne les remarquons pas. » (*op. cit.*, t. I, p. 173).

Plus loin, le même auteur nous présente de la *tristimanie* une explication épiphénoméniste assez satisfaisante :

« La folie angoissante est une erreur (1) de la conscience, qui est remplie de représentations de crainte et en place la cause dans le monde extérieur, tandis qu'en réalité elles sont produites par des processus pathologiques se passant dans l'intimité des organes. Le malade se sent oppressé et inquiet, et il impute aux phénomènes qui l'entourent un aspect menaçant et sinistre pour s'expliquer à lui-même sa terreur dont la cause lui échappe parce qu'elle a ses racines dans l'inconscient. » (*op. cit.*, t. I, p. 404).

A la fin de son beau livre sur les *Moralistes Français* (p. 278), M. Prévost-Paradol fait aussi remar-

(1) Voir plus loin la citation de Fromentin.

quer que « la tristesse est l'état chronique qui le plus souvent succède à la douleur », qu'elle est « une sorte de crépuscule qui suit la douleur », la prolongeant ainsi alors même qu'on en a oublié la cause.

On a défini, d'une proposition qui résume tout ce qui précède, on a défini cette tristesse dont la psychologie s'est tant occupée : le reflet conscient d'un organisme précaire. Nos psychoses ne sont que des détresses physiologiques qui restent inconscientes jusqu'au moment où une impression pénible — résultat d'une condition susceptible de les aggraver — leur donne l'occasion de se manifester, car tout-à-coup se révèle au sujet la difficulté qu'il aurait désormais à vivre — si elles persistaient — au milieu de ces conditions défavorables et sur lesquelles il ne peut avoir aucune prise. Par ce dernier trait, le Mal du Crépuscule, de la Province, ou de l'Au-delà se rattache aux formes communes de la tristesse, qui n'est que la conscience tournant à l'idée fixe de ne pouvoir modifier une circonstance malheureuse. Ils n'en diffèrent que par les modalités que nous avons signalées.

## La Tristesse de la Jeunesse

Tout en maintenant les réserves déjà faites sur le caractère récent de nos psychoses, nous pouvons reconnaître que le fond de la tristesse est aussi vieux

que la vie physiologique consciente. Bien mieux, elle semble plutôt primitive dans son essence, sinon dans ses manifestations : tout être répète, autant dans sa vie organique que dans sa vie mentale, pour son compte personnel, et, réduite à sa propre importance, l'évolution entière ; or, de tout temps, la tristesse paraît avoir été l'apanage de la jeunesse.

Lorsque voici deux ans, on créa le Prix de Rome des Poètes, un des motifs qui décida le jury de la commission en faveur de l'œuvre qu'elle couronna, fut que celle-ci à l'encontre de tant d'autres de jeunes poètes contemporains, ne contenait pas de note triste. Etrange aberration, certes : les jeunes poètes ont toujours été plus ou moins mélancoliques. « A vingt ans, dit M. E. Faguet, ils laissent tomber leurs feuilles d'automne ; et à quarante, ils font de la politique » ou entrent dans n'importe quelle branche de la vie active. « Lisez la correspondance, les mémoires des hommes devenus célèbres : en dépit de l'élan qui va les porter aux sommets, c'est dans leur jeunesse qu'ils se montrent le plus abattus, le plus navrés, le plus pessimistes. » (Tardieu, *op. cit.*, p. 186) (1).

Cela semble un paradoxe pour un esprit peu observateur, mais il faut arriver à l'âge mûr pour savoir sourire à la vie sans contrainte. L'agitation des jeunes gens est beaucoup plus de l'inquiétude

(1) Cf. Musset : *La confession d'un enfant du siècle* (Ire P., Ch. VIII) : « La grande raison qui m'empêchait de guérir, c'était ma jeunesse. »

que de la joie, et leurs enthousiasmes même sont toujours teintés de gravité, car ils attribuent de l'importance à tout ce qu'ils font : tandis qu'aux yeux d'un sage mûri par l'âge et l'expérience, rien n'est plus comique que de voir les autres s'acquitter avec un sérieux imperturbable des moindres actes dont est faite la trame de l'existence. « L'ennui s'atténue avec l'affaiblissement des désirs et la décrépitude de la personnalité. » (Tardieu, *op. cit.* p. 67).

A mesure qu'on avance en âge, on accueille la suite des jours avec plus d'optimisme, plus de béatitude, et aussi plus de renoncement, car on a dû restreindre ses désirs et ses ambitions pour arriver à cet état d'ataraxie ou de sérénité tranquille qui constitue le bonheur commun. Il faut tenir compte aussi de la magie des souvenirs qui nous crée une illusion de passé heureux et qui nous fait regarder la vie, selon la belle image de M. Edouard Rod, « comme d'un sommet, une route parcourue dont on ne voit plus les aspérités ni les rocailles. » (*Le Sens de la Vie*, p. 37).

Mais, en revanche, on tient d'autant plus à la vie qu'on lui demande moins, et qu'elle accorde moins, et même qu'elle nous fait plus souffrir, tout comme un barbon s'attache à une jeune maîtresse avare de caresses.

En traversant un village par une après-midi d'hiver, on peut voir, assis sur leur seuil, des vieillards se chauffer au soleil : beaucoup sont infirmes, impotents, perclus de douleurs, plongés dans une

misère noire. Et, cependant, pour rien au monde, ils ne voudraient mourir : la vie n'est-elle pas bonne et gaie, puisque chaque jour, pendant quelques heures, le soleil vient les caresser de sa tiédeur ; aussi restent-ils là, dans une immobilité de statues, ne voulant perdre ni un rayon de chaleur, ni une parcelle de leur vitalité déclinante par un mouvement inutile. Que de fois devant ces débris humains, nous nous sommes sentis frémir, en songeant qu'ils pouvaient s'accommoder d'une destinée pareille ! Comme à leur place nous aurions peu hésité à nous en délivrer, plutôt que d'étouffer dans cette mesquine misère !

Et, cependant, ces « sages » devaient savoir mieux que nous la valeur de la vie ; peut-être nous l'auraient-ils apprise, s'il n'eût été vain pour eux d'essayer de nous convaincre et s'ils n'avaient été certains qu'elle arriverait aussi à se faire aimer de nous sur le tard, pourvu que nous atteignions leur âge.

« Ceux qui meurent jeunes sont aimés des Dieux », dit un proverbe antique. Toujours est-il qu'à la fleur de l'âge on fait aisément le sacrifice de son existence : la plupart des héros guerriers sont des jeunes gens ; c'est de 20 à 30 ans que les statistiques accusent le plus de suicides, car, si c'est l'âge des grands sacrifices, c'est aussi celui des grands désespoirs. Plus tard, le malheur n'a sur nous presque plus de prise. C'est donc par ironie ou par igno-

rance que le bon sens vulgaire a appelé la jeunesse « l'âge heureux de la vie ».

On ne saurait citer, tant ils sont nombreux, tous ceux qui nous ont raconté les impressions attristantes de leurs jeunes années ; mais tout le monde connaît les exemples littéraires de Werther, de René, d'Obermann, de Dominique ; et nous savons que les poètes les plus mélancoliques, Amiel, Rodenbach, Samain, Lafforgue, Charles Guérin, et autres, sont morts au seuil de l'âge mûr, -- de maladie, il est vrai. Zarathustra nous dit, en parlant du Christ :

En vérité, il est mort trop tôt, cet Hébreu qu'honorent les prédicateurs de la mort lente, et pour beaucoup depuis ce fut une fatalité qu'il soit mort trop tôt.

Il ne connaissait encore que les larmes et la tristesse... cet Hébreu Jésus : et le désir de la mort le saisit soudain.

Pourquoi n'est-il pas resté au désert, loin des *bons* et des *justes* ! Peut-être aurait-il appris à vivre et à aimer la terre — et aussi — à rire.

Croyez-m'en, mes frères, il est mort trop tôt ! Il aurait lui-même renié sa doctrine, s'il avait vécu jusqu'à mon âge ! Il était assez noble pour cela !

Mais il n'était pas encore mûr. L'amour du jeune homme manque de maturité, voilà pourquoi il s'égare par delà les hommes et la terre. Chez lui, l'âme et les ailes de la pensée sont encore enchaînées et lourdes. Et il y a de l'enfant dans l'homme, plus que dans le jeune homme, et moins de tristesse : l'homme comprend mieux la mort et la vie. »

Et M. Gabriele d'Annunzio, qui sur tant de points,

même dans les détails, semble paraphraser Nietzsche, nous dit aussi (*Les Vierges aux Rochers*, p. 28) :

Peut-être l'Hébreu, si ses ennemis ne l'eussent pas tué à la fleur de l'âge, aurait-il enfin secoué le poids de sa tristesse et retrouvé une saveur nouvelle aux fruits mûrs de sa Galilée, et révélé à ses sectateurs un autre bien.

D'ailleurs Nietzsche exprime souvent cette idée que certains « sont devenus jeunes sur le tard » — il veut dire *gais* : il met un peu de sa grosse ironie germanique dans ce mot de jeune, car il savait mieux que personne que la jeunesse n'était pas précisément l'âge de la gaieté. Il dit encore :

Chez certains, le cœur vieillit d'abord ; chez d'autres, l'esprit. Et quelques-uns (1) sont vieux dans leur jeunesse, mais quand on est jeune sur le tard, on reste jeune très longtemps. (Zar., *op cit.*, p. 101).

En revanche, combien qui sont vieux en naissant ! « Tant pis, dira Fromentin, pour ceux qui sont nés dans les brouillards d'automne. »

Et maintenant, examinons les causes de cet état d'âme des jeunes gens. Elles sont multiples.

Ce sont d'abord des causes physiologiques. M. Claude Anet, qui dans son livre *Petite Ville*

(1) Encore une manière de dire moins pour faire entendre plus.

a fait de si curieuses notations sur le Mal de la Province, déclare :

« L'éveil complet du sens génésique colore tout-à-coup la pensée de reflets qu'elle n'avait pas et provoque un état de souffrance réelle. » (p. 194).

Et ailleurs :

« Les dix plus belles années de la vie se passent ou bien dans des luttes toujours pénibles contre les besoins physiologiques ou dans le vice. » (p. 196).

Le célibat, la satisfaction enrayée ou anormale de notre plus vif instinct, voilà bien la grande cause de ces tristesses étranges : il suffit pour s'en convaincre de lire l'œuvre douloureuse de Jules Lafforgue. Il faut reconnaître que cette cause dépend à son tour d'une des causes sociales examinées plus loin, savoir la difficulté qu'on éprouve à se marier jeune ; mais la cause purement physiologique agit seule en ce qui concerne les unions libres : or, c'est un fait observé maintes fois, un homme d'un certain âge a des succès amoureux beaucoup plus faciles qu'un jeune homme : les femmes trouvent les jeunes gens trop romanesques, sentimentaux, inexpérimentés, timides, compromettants, — et, il faut bien le dire, — moins efficaces protecteurs.

*
* *

Venons maintenant aux causes sociales : il y a en premier lieu la difficulté déjà signalée d'avoir une situation, une « position » avant la trentaine et en-

suite toute la série que nous énumérions au sujet des tristesses modernes : les déplacements qui refont nomades nos arrière-civilisations, l'irrégularité, l'oisiveté, la vie de caserne, (1) etc. Ce sont là autant de sources de dévoyements, de perplexités, d'aboulies, de désespérances, d'irritabilité nerveuse. Est-il besoin de dire que ces dernières sévissent surtout chez la jeunesse universitaire, plus livrée à elle-même, moins active? C'est avec raison que M. Foulon de Vaulx nous a dit « l'existence recluse, grise, atone.., de l'étudiant qui travaille sans ardeur, sans convictions, sans espoir. » (*Le Veuvage*, p. 6).

Il y a enfin des causes psychiques beaucoup plus générales que les précédentes, quoique souvent influencées par elles ; l'inquiétude en première ligne ; on sait la grande instabilité d'humeur de René et de Werther. « Il en est de la conscience du jeune homme comme de la mer du mois de Mars, observe M. Anet, elle n'est jamais calme. » (*op. cit.*, p. 206) et il ajoute, quoique la phrase ci-dessous révèle, sinon une contradiction, du moins un certain flottement dans les idées : « Ce sont les années belles, radieuses de la vie ; les mille sujétions de la vie sociale pèsent à peine sur lui. Mais, hélas ! qu'est la liberté extérieure pour qui n'est pas maître de soi? »

(1) Cf. Edouard Deverin : *Le Passant qui regarde,* p. 70.

Il y a aussi, cause très parente de l'inquiétude, la maladie de l'idéal, la convoitise romantique de demander trop à la vie, de vouloir éprouver à la fois toutes les émotions possibles, le « Tout ou rien » de Musset. Aussi Schopenhauer nous moralise-t-il :

» La jeunesse est l'âge de l'agitation, l'âge mûr, celui du repos. C'est pourquoi elle est pleine d'exigences et d'aspirations vagues qui lui enlèvent cette paix sans laquelle il n'est pas de bonheur. » *(La sagesse dans la vie*, p. 292).

« Ce qui trouble, ce qui rend malheureuses les années de jeunesse... c'est la chasse au bonheur, entreprise dans la ferme croyance qu'on peut le rencontrer... Le jeune homme attend sa vie sous la forme d'un roman intéressant. » (*Ibid.*).

D'après M. Tardieu, dans *L'Ennui*, les jeunes gens sont malheureux « parce qu'ils placent le bonheur dans la satisfaction du désir sensible ». Schopenhauer vient de nous dire que c'est là une *erreur* et nous verrons Fromentin porter le même jugement et employer presque les mêmes termes.

D'ailleurs, n'oublions pas que la jeunesse fait suite à l'adolescence, qui est peut-être l'époque de la vie la plus affligée, tant à cause des détresses physiologiques de la croissance que des conditions sociales d'éducation (vie d'internat) ; tant à cause des grandes exaltations intellectuelles et sensibles que des premières déceptions amoureuses. « Certes, dit M. Tardieu (*op. cit.*, p. 182), nous ne disons pas que c'est là le temps le plus triste et le plus douloureux de la vie, — car la sensibilité est encore

obtuse, peu éveillée chez la plupart, — mais assurément ce sont les années les plus maussades, les plus grises, les plus sablonneuses ». Ceux qui après une enfance insouciante ont eu une adolescence rêveuse en gardent à jamais comme une ombre ineffaçable. Ecoutez l'aveu de Jules Tellier :

« A l'âge où d'autres jouent à la balle, j'ai grandi taciturne, occupé de chimères sombres ; et, à l'âge où d'autres commencent à songer à leur cousine, il se trouva que j'avais tant rêvé que le rêve avait comme usé mon âme... Si bien que le jour où je pus enfin posséder les choses souhaitées, je n'en jouissais plus, ayant épuisé à l'avance en les rêvant, tous les plaisirs qu'elles m'auraient pu donner. »

On peut lire dans *Obermann* une confidence ana logue.

Certes, voilà des dispositions précoces à l'asthénie romantique et à ses dérivés. Il y a, du reste, toute une littérature sur ces adolescences étiolées et chagrines ; nous citerons seulement *L'Empreinte*, de M. Edouard Estaunié et *Sébastion Roch*, de M. Octave Mirbeau.

Enfin, l'exubérance de leur santé et de leur forces finit par lasser les jeunes gens et devenir pour eux une cause de troubles. (Cf. Voir plus loin, p. 51 citation Tardieu). Il résulte des observations de M. Charles Féré que douleur et plaisir ont même processus physiologique et même nature, savoir dépense d'énergie ; seulement, le plaisir provient d'une dépense à la fois modérée et utile, tandis que

la douleur est causée par une fuite d'énergie à la fois excessive et sans utilisation appréciable. Dès lors, la tristesse des jeunes gens ne serait-elle pas un dérivatif à la surabondance de leurs forces vitales, rien n'étant déprimant comme elle?

On prétend qu'il faut être gai pour être bien portant, — de même qu'il faudrait être bien portant pour être gai, — cercle vicieux singulièrement désespérant pour ceux qui ne sont ni l'un ni l'autre! Heureusement les choses ne se passent pas toujours avec tant de rigueur. Il est des personnes très gaies qui sont atteintes cependant de maladies graves. Nous n'en connaissons pas de plus bel exemple littéraire que l'épisode du roman de M. Marcel Batilliat, *La Joie*, et l'euphorie des mourants, cet état de plénitude et de parfait bonheur qui adoucit tant d'agonies n'en est que le terme extrême. La joie excessive est aussi morbide que la tristesse.

En réalité, la tristesse et la joie sont les deux pôles entre lesquels oscille sans cesse toute sensibilité un peu vive (1) : et il semble qu'il y ait chez ces natures un merveilleux automatisme mental qui en fasse les régulateurs de la vie organique.

*
* *

Maintenant, il faut bien le reconnaître, ce méca-

(1) V. *Les Années Romantiques* d'Hector Berlioz, par M. Julien Tierssot.

nisme délicat se dérange souvent, de sorte que le remède devient pire que le mal. Puis rappelons-nous que ces alternances de joie et de douleur sont la base de l'art et de la morale *dionysiaques*, doctrines relevant de l'anarchie des instincts. « Rien mieux que ces hauts et ces bas ne trahit un malade », disions-nous dans *N.-D.* (1), et M. Georges Dumas cite des cas de *folie circulaire* qui corroborent notre thèse et qui prouvent que ces alternances conduisent à bref délai au dédoublement chronique de la personnalité.

« L'émotivité est un stigmate du dégénéré. Il rit *jusqu'aux larmes*, ou pleure abondamment pour une excitation disproportionnément faible » (dit M. Nordau, *op. cit.* p. 37).

Avec ces cas excessifs nous touchons encore une fois à la pathologie : arrêtons-nous donc. Mais n'oublions pas que les maladies ne sont que les frontières de la santé et que le psychisme d'alternance et d'opposition émotive, fonctionnant sans abus, est une des lois les plus communes de la vie mentale. On ne jouit de rien que par contraste : les gens éprouvés par des malheurs aiment et recherchent d'instinct les choses et les sociétés gaies. Et ceux, au contraire, qui sont ordinairement satisfaits de tout et d'eux-mêmes se complaisent à des scènes

(1) Nous désignerons désormais par ce symbole « *N.-D.* » la première éd. de *Nietzsche-Décadent*.

affligeantes, à des tragédies et à tout « ce qui brise délicieusement le cœur », comme disait Nietzsche ; et nous savons quelle sensualité sadique sa psychologie implacable a stigmatisé au fond de la pitié. Et, puisque nous sommes encore obligés de parler de lui, tant il personnifie bien tous ces cas inquiétants, souvenons-nous qu'il faisait du pessimisme grec primitif une dérivation automatique à la trop exubérante vie des âges antiques. Enfin, dans notre précédent ouvrage ne rappellions-nous pas, combien, d'après M. J. Morland, lors d'une de ses rencontres avec Wagner, il s'était montré, morne et glacé, lui, l'apôtre de la vie triomphante, et combien en revanche, le prophète du renoncement et du pessimisme pratique s'était révélé gai, facétieux et même grivois.

**Auteurs gais et Auteurs tristes.**

Or, ceci confirme une fois de plus cette vieille antithèse de l'auteur gai et de l'auteur triste, dont, tant elle est vraie, la caricature s'est emparée depuis longtemps. Nous en avons justement sous les yeux un spécimen qui date de la bonne époque romantique. D'un côté, l'auteur triste : c'est un bon vivant qui fait bombance en compagnie d'aimables personnes ; de l'autre, l'auteur gai : pour chercher son inspiration, il erre, enroulé en un tragique manteau, au milieu des ruines tourmentées d'un cimetière… Ces

gens-là sont tout simplement en quête, par des voies différentes et souvent inconscientes, d'un dérivatif factice à leur état normal, au sein duquel ils puiseront l'exaltation, le potentiel psychique nécessaire à la production de leur œuvre (1). L'un le cherche dans la contemplation et le commerce assidu des choses de la mort : à force de les envisager, il ne découvre en elles qu'un froid mécanisme, au lieu du terrible merveilleux qu'il redoutait, et de là naît le sentiment du comique, le rire, d'après M. Harckenrath, résultant d'un soulagement soudain après une courte angoisse (2), et d'après M. Bergson (*Le Rire*) du fait de constater l'automatisme le plus inanimé là où on appréhendait d'avoir affaire à la vie ou à ses au-delà. On connaît d'ailleurs ce procédé qui rend si drôles l'humour macabre des vieilles légendes scandinaves et les contes de Marck Twain.

Et l'autre, l'auteur triste, à travers toutes ses fantaisies et ses débauches, n'a cherché que le vide des plaisirs sensibles, et l'humeur des *lendemain de fête* lui permettra de nous les présenter sous des cou-

(1) Beethoven, remarque M. M. Fierens-G. (*op. cit.*), s'évertuait à accentuer « la tristesse de sa vie : elle était nécessaire à son art ». (p. 112.)

« Combien de chansonniers, note le même auteur, terminent dans l'hypocondrie une vie consacrée à l'amusement des autres ». (p. 19.)

(2) Cf. Nietzsche : *Humain trop Humain* : « C'est ce passage d'une angoisse momentanée à une gaieté de courte durée, cette détente qu'on nomme le comique ».

leurs désolantes, avec cette demi-sincérité du littérateur qui se dupe à ses propres fictions.

### Les Romans d'Avenir

Pour envisager encore un autre aspect de cet ordre d'idées, remarquons comme certaines œuvres qui, en elles-mêmes, sont optimistes et parfois amusantes, nous laissent, leur lecture achevée, une impression pénible : nous voulons parler des « utopies » et romans d'avenir. Que ce soit l'ironie d'un Mercier avec *L'An MMCDXL*, la vision apocalyptique d'un Zarathustra ou d'un Gobineau (1) prédisant la déchéance de l'espèce humaine, les *anticipations* implacables d'un Wells, l'utopie délirante d'un Fourier, obsédé de symétrie, l'apeurement de Samain devant *la mer plate des âges calmes* (2), — l'évocation de l'avenir nous provoque toujours une impression de resserrement (3), soit qu'il nous réserve des choses toujours pareilles ou des choses inconnues (4). Nous

(1) C'est lui cependant qui a stigmatisé le « dégoût effrayé de l'avenir » comme le symptôme le plus frappant de la déchéance morale (*Essai...* t. II., p. 275).

(2) Cf. *Rêve Parisien*, de Beaudelaire et *Un Grand Projet*, de Musset.

(3) Les Thélémites de Rabelais avaient déjà cette impression.

(4) A. France dit lui-même de son héros, qui, exceptionnellement, envisage d'un coup d'œil si tranquille la réalisation de l'utopie socialiste : « Hippolyte regarde sans frayeur un avenir qu'il

verrons plus loin que les *malades de l'au-delà* finissent par redouter autant les choses inconnues que le recommencement des choses. Leur appréhension a certainement la même origine que celle qui nous attriste la lecture des romans d'anticipations (1), elle vient, pour beaucoup, du manque d'évocation de détails assez familiers pour donner l'illusion et le goût de la vie. Quand un de ces malades trouve si décourageante la perspective de ses années futures, il commet une double erreur en redoutant et les recommencements inévitables et les choses inconnues que sa destinée lui réserve. Car jamais rien ne recommence (2) d'une manière exactement pareille, et rien non plus n'est entièrement nouveau. Notre vie est composée d'une succession de saisons et d'années ; mais aucune d'elles ne reproduira aucune autre, si nous évoluons, si nous savons envisager leurs détails avec un horizon intellectuel sans cesse élargi (3). Voir partout des recommencements est un signe de sénescence et de déclin.

compte bien ne jamais voir. J'ai pensé que ce courage amuserait mes contemporains, et voilà toute la portée de mon paradis laïque ». (Cité par *Le Mercure de France*, 15 janvier 1908, n° 217.)

(1) Guyau remarque, dans *L'Irréligion de l'Avenir*, que la science elle-même devient plus austère et plus triste.

(2) « Il y a toujours du nouveau, mais il faut des yeux perçants pour le voir, une intelligence fort active pour en rassembler les morceaux (Tardieu, *op. cit.*, p. 5).

(3) Cf. Louis Estève : *Les Amants Tristes* « Son de Cloche. » Doré navant, nous désignerons par l'abréviation « *A. T.* », ce recueil de nouvelles composées à titre d'illustration de la présente étude.

Et, de même, il n'y a jamais rien d'entièrement nouveau ; dans vingt ans d'ici, et plus tard et toujours, quelles qu'aient pu être les vicissitudes de votre destinée, vous contemplerez toujours le même ciel, la même nature, la même « sereine gaieté des paysages terrestres », car tel est bien le *Sens de la Terre*, que Nietzsche a entrevu mais si mal appliqué dans son éthique intime.



Toutes ces digressions pourraient paraître oiseuses, mais elles sont moins éloignées de notre sujet que ne le penseraient des lecteurs peu familiarisés avec les souplesses de la dialectique moderne : celle qui était relative aux auteurs gais nous a avertis de ne pas nous étonner si nous trouvons des impressions douloureuses sous la plume d'écrivains amusants comme M. Courteline (v. Ch. Ier) et si Rodenbach, dont l'âme fut en proie à toutes nos psychoses, nous avoue dans son *Art en Exil* qu'il ne pouvait travailler à son œuvre de grisailles, de spleen et de tourment qu'à ses heures de gaieté relative, ajoutant que, le jour où il aurait succombé tout-à-fait à la tristesse, il ne pourrait plus rien écrire. Nous apprenions aussi tout récemment, par un article de M. Camille Lemonnier paru dans l'*Aurore*, que M. Emile Verhaeren, dont certaines inspirations sont

d'allure si sombre, avait des accès de joie fort bruyants.

Quant aux romans de l'avenir, ils nous ont ramenés à notre sujet au moment où il semblait nous échapper.

Au surplus, il nous était nécessaire de montrer par tous ces aperçus un peu vagabonds, comment nos trois *maux* se rattachaient aux autres phénomènes de même ordre mieux connus, et de faire pressentir, sinon de préciser, les limites que nous ne devons pas franchir sous peine de nous égarer dans les affres de la folie.

Si ce livre était un traité de pathologie, nous nous serions étendus longuement sur le côte thérapeutique. Sans préconiser ni les toniques, ni la caféïne, ni les inhalations de thymol, contentons-nous d'indiquer quelques ressources morales et psychiatriques. Nous avons déjà fait pressentir qu'une des meilleures était la compréhension sympathique des choses familières, selon l'éthique de M. Saint-Georges de Bouhélier. Nietzsche, qui, un des premiers, a parlé du *Sens de la Terre*, l'avait parfaitement saisi, en ses heures *appoliniennes* : mais, bientôt, son *dionysisme* farouche le jeta en de singulières aberrations, sources de ses pires détresses, jusque-là, comme le remarque M. E. Seillière dans son bel ouvrage *Apollon ou Dionysos*, il était sur la bonne voie classique de la sagesse, du courage journalier et de la domination stoïque des instincts. Nous savons les conséquences de son dévoiement.

Heureusement d'autres, qui ont souffert du même mal que lui ont pu nous laisser de plus efficaces conseils. Un des meilleurs est celui qui préconise l'action et l'acceptation de la destinée avec ses mesquineries comme avec ses exigences.

« La vie, dit Fromentin, guéri et assagi, voilà le grand remède à toutes les souffrances dont le principe est une erreur... elle est belle, et forte, et féconde, en vertu même de ses exactitudes. »

Nous l'avons montré plus haut, nos psychoses sont bien de ces souffrances dont le principe est une erreur (1), à condition de donner à ce mot sa largeur d'acception philosophique, et de considérer les maladies comme des *erreurs* physiologiques. De sorte qu'il reste un dernier moyen de les guérir, celui de les analyser.

C'est ce que nous allons faire.

## L'Art et la Maladie

Cependant, avant d'aborder l'analyse et la description de nos psychoses, il convient, pensons-nous, de présenter encore quelques éclaircissements indispensables.

Nous le répétons, c'est un domaine bien disputé

(1) M. Jules de Gaultier dans *La Dépendance de la Morale*... dit au sujet du Romantisme « le pessimisme et l'angoisse dont témoignent quelques penseurs contemporains, ont leur source en une confusion... etc. » (p. 179).

que nous exploitons : médecins et artistes se le contestent avec un acharnement égal ; les uns n'envisagent que les processus morbides de tels états psychiques, et partant, veulent tout faire pour les enrayer, les autres ne veulent considérer et retenir que les belles et étranges floraisons lyriques que certaines exaltations sont susceptibles de produire.

Nous ne pouvons donner raison ni aux uns ni aux autres : ils se placent à des points de vue trop divergents pour que nous tentions entre eux une conciliation stérile. Mais nous allons essayer d'abord de soumettre à la critique l'idée de maladie, ensuite, d'exposer les résultats de certains états pathologiques pour l'activité mentale.

Avant tout, nous voudrions écarter de l'esprit de nos lecteurs, s'il y persistait encore, le préjugé de dépréciation (1) que le vulgaire attache à l'idée de maladie, surtout à l'idée de maladie mentale. Au fait, est-ce bien le vulgaire qu'il convient de mettre en cause ? Son erreur n'est-elle pas un peu la faute des aliénistes modernes : leurs monographies ne relatent guère que des observations faites sur des internés, de mentalité, le plus souvent, fort restreinte, et en outre, profondément modifiée par leur milieu d'hospitalisation, procédé aussi défectueux, à vrai dire, que celui des études microbiologiques opérées sur d'anciens *bouillons* de culture.

(1) C'est de cette idée fausse que s'inspirent ceux qui reprochent à Maxime du Camp d'avoir révélé l'épilepsie de Flaubert.

La maladie s'étale au grand jour et en pleine vie : c'est en pleine vie qu'il faut l'étudier et parmi le libre conflit des autres forces, sinon, comme Bouvard et Pécuchet on verse dans le fait divers scientifique et la tératologie. Nos aliénistes semblent toujours nous montrer dans la personne de leurs sujets des curiosités dangereuses enfermées sous verre, et, au surplus, ils nous menaçent de la contagion des psycho-névroses pour ceux qui les observent trop assidûment. C'est le corollaire de la théorie microbienne pour les maladies du corps ; et, certainement, telles sont les deux grandes causes du préjugé de dépréciation dont nous venons de parler. Et puis il y a la question de l'isolement de chaque cas morbide, procédé commode pour l'examen scientifique, mais artificiel et causant la déformation de la réalité : dans toute mentalité réputée saine en son ensemble, une analyse scrupuleuse finira toujours par découvrir quelques petites manies ou phobies spécialisées, de même que dans tout organisme, fut-il des plus robustes, l'autopsie révèle toujours des lésions tuberculeuses. Notez que ces « folies partielles » n'empêchent nullement le sujet de mener une vie normale, qu'elles passent très souvent inaperçues de son entourage, et qu'en définitive, elles peuvent être balancées par d'autres anormalités compensatrices. Mais isolons-les dans leur manifestations et, dupes de notre grossissement factice, nous allons porter un pronostic fort sombre.

Tout cela est bien moderne. N'oublions pas que

jadis il était des maladies auréolant ceux qui en étaient atteints d'un prestige singulier, et que l'épithète de sacré décorait beaucoup d'entre elles, entre autres la grande névrose, l'épilepsie; et que l'état de démence assurait le respect des foules (il en est encore ainsi chez les peuples orientaux ou sauvages). Cette conception n'était évidemment pas une aberration radicale; elle révèlait même un sens métaphysique à demi inconscient, puisque sentiment religieux, maladie, mort, amour, etc., sont autant d'exaltations, et que toutes les exaltations voisinent, car elles ramènent l'esprit vers l'unité. Mais cette conception elle-même résultait d'une exaltation d'esprit. Nous nous contenterons de constater qu'elle a permis la vocation prophétique; mais nous ne nous en inspirerons pas plus que de la conception médicale, car elle pourrait être aussi dangereuse pour notre dialectique.

Comme nous n'avons cité ici que des impressions de romanciers ou de poètes, dont certains sont nos contemporains et même nos amis, ce préambule nous a paru indispensable pour éviter de froisser les susceptibilités de leurs admirateurs. Nous pouvons aborder maintenant en toute tranquillité une critique à la fois plus idéologique et plus active de la maladie.

Qu'est-ce que la maladie en général? Et qu'est-ce que la santé? Le bon sens vulgaire croit savoir intuitivement ce que sont l'une et l'autre; définissons

donc simplement l'une en fonction de l'autre, sans prendre la peine d'en rechercher l'ontologie.

Etant donné une fonction physiologique déterminée, observée chez un grand nombre d'individus, certains présenteront une activité excessive, d'autres une dépression profonde de cette fonction, chez certains, il y aura hypertrophie; chez d'autres atrophie, avec tous les degrés intermédiaires (1). Eh bien! si nous prenons la moyenne de tous ces états, nous obtiendrons une normale hypothétique qui constituera l'état de santé : mais cette moyenne nous ne la rencontrerons dans sa pureté intégrale chez aucun de nos sujets : c'est un équilibre instable qu'on ne saurait réaliser : certes on peut passer par cet état, mais il ne dure alors qu'un instant, ce qui équivaut à dire qu'il ne dure pas, qu'il n'est pas (2). Cette normale conçue comme état de santé est donc une exception, et, en définitive, il n'y a que des maladies.

Cependant, le bon sens proteste contre une thèse pareille : il y a un état de demi-inconscience orga-

(1) En ne parlant que d'exagération ou de dépression fonctionnelles, et en passant sous silence les cas si nombreux de *perversion*, nous pourrions paraître envisager la réalité biologique d'un point de vue trop simpliste; mais en définitive, les *perversions* ne sont que des cas complexes de dépression et d'exaltation; une analyse sagace peut les y ramener; de même les *dystrophies* anatomiques ne sont que des manifestations spéciales d'*atrophie* ou d'*hypertrophie*.

(2) Cf., H. G. Wells, déb. *de The Times Machine*.

nique, de cénesthésie heureuse, d'*euphorie*, qui est le reflet psychique d'une physiologie satisfaisante ; c'est là *la santé pratique ;* seules, les graves désorganisations qui viendront la troubler mériteront le nom de maladie.

Mais qui ne voit, dès lors, combien ces notions de maladie et de santé sont relatives et que ces termes traduisent bien grossièrement les faibles connaissances que nous possédons sur notre biologisme ? Voici quelques lignes du Dr G. Dumas (*op. cit.*, p. 4) où par une heureuse fortune nous trouvons renfermées deux autres citations de même esprit :

« Dans la biologie toute entière, la distinction du sain et du morbide est en général malaisée..... Claude Bernard a écrit : « Ce qu'on appelle l'état normal est une pure conception de l'esprit, une forme typique idéale entièrement dégagée des milles divergences entre lesquelles flotte incessamment l'organisme, au milieu de ses fonctions alternantes et intermittentes. » Ribot qui cite ces paroles ajoute avec raison : « S'il en est ainsi pour la santé du corps, combien plus encore pour la santé de l'esprit...., L'organisme psychique, plus complexe et plus instable que l'organisme physique, laisse encore plus difficilement fixer un norme. » (*Ps. des sentiments* p. 63). »

Et Renan, dans un passage de « *La vie de Jésus* » (p. 452) aboutit aux mêmes conclusions :

« Que la médecine ait des noms pour exprimer ces grands écarts de la nature humaine ; qu'elle soutienne que le génie

est une maladie du cerveau ; qu'elle voie dans une certaine délicatesse de moralité un commencement d'étisie ; qu'elle classe l'enthousiasme et l'amour parmi les accidents nerveux, peu importe. Les mots de sain et de malade sont tout relatifs. »

Au fond tout cela montre bien l'opposition radicale qu'il y a entre le monde matériel de l'observation positive et celui de notre moi, le monde intérieur du sentiment, de la pensée et de l'intuition. Dans le premier, nous ne saisissons que des apparences grossières : nous consignons des résultats en de laborieux graphiques et des formules compliquées ; tandis que dans le second, nous saisissons au sein de notre conscience l'absolu le plus complet que nous puissions atteindre. Le premier ne nous met en contact qu'avec des cas spéciaux dont la généralisation serait imprudente et qu'il serait stérile de vouloir suivre dans leur infinie différenciation. Dès lors, comment exiger que l'accord soit complet entre les deux points de vue, et que toujours à un état organique donné corresponde un même état psychique ? Et surtout comment prétendre avec ces mesures grossières, étiquetées une fois pour toutes, apprécier nos intimes élans si variés et si subtils ?

Pour prendre un exemple volontairement simpliste, plaisir et douleur ont même processus physiologique ; d'autre part, des substances stimulantes ou stupéfiantes, à dose variable et souvent à même dose, si elle déterminent des modifications organi-

ques relativement constantes, donnent lieu du côté mental à des réactions tout à fait inattendues et contre-disant même outrancièrement l'état physiologique : la tristesse d'Hercule dont nous entretient M. France, par la bouche de M. Bergeret, en est un exemple illustre.

Et puisque nous mentionnons M. France, nous voici ramenés à l'idée exprimée tout à l'heure par Renan, Claude Bernard et M. Ribot, avec cet aphorisme d'un personnage de *Thaïs*, et d'un si aimable dilettantisme.

« Il y a seulement des états différents des organes. A force d'étudier ce qu'on nomme les maladies, j'en suis arrivé à les considérer comme les forces nécessaires de la vie. Je prends plus de plaisir à les étudier qu'à les combattre. »

Et comment même différencier la maladie de la santé au point de vue technique et expérimental? Elle a le même processus que la vie physiologique normale. M. Ribot, dans ses *Maladies de la Mémoire*, remarque que l'intégration des éléments du souvenir s'accomplit dans les cellules comme celui des germes des maladies infectieuses (p. 159). D'ailleurs les lois biologiques sont uniformes : « La physiologie est une, déclarent MM. Bourru et Burot dans *La Suggestion Mentale* (p. VIII de la préf.) et.. les lois de la vie sont les mêmes à l'état normal qu'à l'état morbide. » Et M. Payot dit aussi (*L'Education de la Volonté*, 2e éd., p. 37) : « On croit que les états pathologiques sont des états à part, tandis

qu'ils ne sont qu'un grossissement de la réalité. »

Mieux, en aggravant, en exaspérant certaines maladies, on peut récupérer la santé : « Pour guérir les affections chroniques, dit Audin, on doit chercher, par l'emploi de remèdes appropriés à donner une nouvelle activité à la maladie que l'on veut combattre ». Enfin voici que Nietzsche fait dire à son Zarathoustra qu'il se sent « malade de sa guérison ». Evidemment nous touchons ici au paradoxe par la confusion des deux points de vue positif et psychologique dont nous parlions plus haut. Nietzsche érigeait d'ailleurs cette erreur en doctrine dans cet aphorisme : « Pour un être naturellement sain, la maladie peut être un stimulant énergique qui met en jeu et même surexcite son instinct vital. » Au fond, cela s'accorde avec sa doctrine de l'*auto-suppression* : la vie se surpasse dans la maladie en s'y abolissant. On a vu, c'est vrai, des affections graves révolutionner à tel point la constitution d'un sujet qu'il se trouvait beaucoup mieux portant après leur passage : mais ce sont là des accidents : il y a aussi des fous qui sont revenus brusquement à la raison après avoir fait une chûte sur le crâne : l'expérience n'est cependant pas à tenter, car sa réussite est trop aléatoire. Et pourtant Nietzsche ne rêvait pas moins que de mettre son aphorisme en pratique.

Maintenant, biologiquement parlant, il y a une vérité là-dessous : la guérison est souvent plus épuisante que la maladie, car l'organisme pour se re-

constituer met à contribution ses dernières ressources ; la convalescence est le moment du minimum ; mais ses langueurs exténuées valent mieux que les agitations, la fièvre et les délires des ægrotants (1). Ces restrictions faites, la thèse de Nietzsche est vraie subjectivement : le convalescent *se sent plus faible* que le malade.

Pour finir, nous pouvons adopter la conclusion, pleine de bon sens, que proposent deux médecins, les docteurs Antheaume et Dromard, dans leur récent essai sur *La Poésie* (Deris, édit.) :

La vérité ne peut obtenir ses droits que si médecins et littérateurs veulent faire un mutuel échange d'utiles concessions. Le critique littéraire doit reconnaître une bonne fois l'incontestable pénétration de l'élément morbide dans maintes questions dont elle est touchée, surtout à une époque où cet élément est plus florissant que jamais dans les Lettres comme dans les Arts. Par contre, il serait à souhaiter que le monde médical fut pénétré profondément de ce principe élémentaire, à savoir qu'on ne peut en certaines matières s'autoriser de la simple et unique raison pour décerner la santé aux uns et stigmatiser les autres au sceau de la folie.

Nous avons été un peu longs — et un peu diffus — dans notre critique. Qu'on nous en excuse si

(1) Notons que ces impressions de recommencement, de nouvelle enfance, d'émerveillement qui accompagnent la convalescence, sont quelques-uns des facteurs les plus actifs de la *sublimation maladive* dont nous parlerons plus bas.

nous avons réussi à réhabiliter la maladie en montrant en elle une simple extension des manifestations vitales.

Faisons un pas de plus, et nous plaçant maintenant au point de vue esthétique, montrons combien elle peut être féconde, glorieuse pour l'art et peut-être même nécessaire. La plupart des maladies — ce sont toujours les maladies mentales qui nous intéressent surtout — comportant un certain déséquilibre, sont exaltantes, sublimantes par quelque côté : sous leur influence on fait des choses qui dépassent les capacités ordinaires, on réalise même des prodiges. C'est avec raison que Renan ajoute au passage que nous citions plus haut :

Qui n'aimerait mieux être malade comme Pascal que bien portant comme le vulgaire? Les idées étroites qui se sont répandues de nos jours sur la folie égarent de la façon la plus grave nos jugements... Un état, où l'on dit des choses dont on n'a pas conscience, où la pensée se produit sans que la volonté l'appelle et la règle expose maintenant un homme à être sequestré comme halluciné. Autrefois cela s'appelait prophétie et inspiration. Les plus belles choses du monde sont faites à l'état de fièvre ; toute création éminente entraîne une rupture d'équilibre, un état violent pour l'être qui la tire de lui.

Dans le même ordre d'idées, c'était presque une banalité qu'exprimait le suédois Poul Bjerre quand il disait :

Jamais Nietzsche n'aurait écrit son Zarathoustra, s'il était

resté en santé... Sa maladie était l'ivresse chronique qui dissolvait son existence... (La Folie Géniale, *Mercure de France*, déc. 1904, p. 566).

Notons encore cette fine remarque d'un critique anonyme :

Il est d'expérience que la santé du corps est, pour une âme éprise des hauteurs et en quête d'équilibre, un lest dont il faut qu'elle se dépouille... pour vivre intérieurement il faut qu'une légère indisposition nous rappelle de notre corps à notre âme, et Pascal l'a bien senti dans sa *Prière pour demander à Dieu le bon usage des Maladies*. Oui, il est un état de demi-maladie très propice aux réflexions graves, à la vie calme et recueillie.

Nietzsche allait jusqu'à préférer la maladie à la santé comme plus variée, plus imprévue. Et voici la même thèse soutenue par M. Tardieu (*op. cit.*, p. 119) au sujet de l'*ennui du corps* :

L'ennui du corps peut résulter de la stabilité même de la santé. Une santé uniformément parfaite, toujours au même ton, entretient dans l'esprit un accord fondamental invariable, qui nous endort par sa répétition. Le bien portant à perpétuité, servi par une force tonique qui reprend toujours son niveau, voudrait se défaire de cette santé imperturbable, ne fût-ce qu'une heure, afin de s'éprouver différent. Traverser des états physiologiques variés, c'est connaître par répercussion des états mentaux de diverses couleurs, bigarrés, kaléïdoscopiques. Il y a une curiosité de la maladie conçue comme une vie nouvelle, révélant des surprises de tout ordre : éclairage endoscopique, nous lui devrons peut-être des révélations de nous-mêmes, par introspection ; une phi-

losophie personnelle, des idées tirées de notre fonds ; du moins des intermèdes de moindre santé, suivis de reprises vitales énergiques, dessinant des contrastes saisissants d'ombre et de lumière sur le chemin plat où nous avançons en automates.

Les jeunes gens, en leurs années de force inaltérable, éprouvent obscurément cet ennui à fond de sommeil provenant d'une santé arrêtée au beau fixe, comparable à ce *spleen* de l'Orient qui tombe d'un ciel monochrome, toujours bleu ; dans leurs divertissements peu mesurés... il y a la recherche d'un inconnu physiologique, un essai d'aborder sur une *terra incognita* où ils se réveilleront transformés. Les louches pénétrations de la maladie envahissante introduisent un intérêt de tragédie dans l'âge mûr qui se sent menacé ; mais la cénesthésie monocorde de la jeunesse fait sensation d'ennui dans l'âme incolore et ensommeillée du jeune homme qui ne sait comment prendre conscience de lui-même.

Enfin le poète Rodenbach, que nous aurons l'occasion de citer souvent et qui connaissait si bien la maladie, autant dans ses affres physiques que dans ses extases mentales, prenant pour épigraphe ce vers de Novalis : « Les maladies des pierres sont des végétations », en tire cette magnifique comparaison :

*Quand la pierre est malade, elle est toute couverte*
*De mousses, de lichens, d'une vie humble et verte ;*
*La pierre n'est plus pierre : elle vit ; on dirait*
*Que s'éveille chez elle un projet de forêt,*
*Et que d'être malade elle s'accroît d'un règne,*
*La maladie étant un état sublimé,*
*Un avatar obscur d'où le mieux a germé.*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Si les plantes ne sont que d'anciens cailloux morts*
*D'où naquit tout-à-coup une occulte semence,*
*Les malades que nous sommes seraient alors*
*Des hommes déjà morts en qui le dieu commence.*

Nous avions déjà noté au début du chapitre cette tendance mystique à la divinisation de la maladie :

*La maladie étant un voyage chez Dieu*

pour Rodenbach ; et d'après Renan (*op. cit.*, p. 362) « l'opinion populaire voulant que la vertu divine fut dans l'homme comme un principe épileptique et convulsif(1), » C'est la confirmation religieuse de la sublimation maladive.

*
* *

Mais voyons d'un peu plus près les résultats que sont susceptibles de fournir ces états d'exaltation. Nous n'insisterons ni sur leur influence du côté de la volonté, quoique, à la vérité, l'enthousiasme ait suscité de grands exploits, ni du côté intellectuel, quoique la lucidité maladive de certains génies ait fait la moitié des plus belles découvertes.

(1) Faut-il corroborer ce que Renan nous disait tout-à-l'heure par cette douloureuse constatation que pour la science moderne une certaine propension à l'emphase vaticinante est taxée de « délire prophétique » ?

Limitons-nous au champ de la sensibilité. C'est peut-être sur ce mode de notre mentalité qu'agissent le plus les états pathologiques : ils se traduisent toujours, aussi minimes soit-ils, par une certaine hyperesthésie affective. Or, c'est là la source de tout art, l'émotion du beau étant une spiritualisation de la matière, selon la belle expression d'Amiel, une aspiration fervente, jamais lassée, vers un idéal entrevu, aspiration d'autant plus méritoire qu'elle est toujours déçue d'avance, ou que du moins elle ne peut obtenir, d'une façon constante, les joies pour la distribution desquelles est exigé un culte de tous les instants. L'art est donc bien un sacrifice, une aliénation, une abnégation : un être de sensibilité normale ne s'y livrerait pas.

Sans aller jusqu'à paraphraser l'aphorisme de Lassègue « Le génie est une névrose » notons que l'enthousiasme poétique ne se produit jamais à l'état de neutralité sentimentale, que la joie qu'il implique présente tous les caractères pathologiques que nous lui avons reconnus au précédent chapitre. Voici, d'ailleurs, un passage assez remarquable extrait de « *La Connaissance mystique* » (p. 98) de M. Récéjac :

« Taine (*De l'Intelligence*, t. 2, p. 60) rapporte ce jugement de Flaubert, qui montre combien l'Inspiration poétique peut se rapprocher à certains moments de l'aliénation mystique... : « Dans l'hallucina-
« tion proprement dite, il y a toujours terreur ; vous
« sentez que votre personnalité vous échappe : on
« croit que l'on va mourir. Dans la vision poétique,

« au contraire, il y a joie : c'est quelque chose qui
« entre en vous. *Il n'en est pas moins vrai que l'on ne*
« *sait plus où l'on est.* » »

C'est particulièrement avec la littérature plus vivante, plus sentie, plus évocatrice du XIX^e siècle, que les grands génies se révèlent maladifs : Flaubert, Balzac, Maupassant, Zola, Nietzsche..., d'autres moins connus du gros public, Gérard de Nerval, Villiers de l'Isle-Adam... et tous ceux que cite M. Nordau, dans « *Dégénérescence* ». Pour presque tous, la genèse de leurs œuvres s'explique par l'histoire de leurs hantises, de leurs phobies, de leurs catastrophes mentales. L'impression dominante de ces œuvres est une tristesse inexorable, avec des éclaircies de joie nerveuse, discordante, encore plus pénibles. Tout cela révèle bien l'exagération de sensibilité dont nous parlions il y a un instant. En réalité, cette hyperaffectivité n'aurait pas de résultats perturbateurs si elle était contre-balancée ; mais il en est, malheureusement, tout le contraire.

On peut représenter la mentalité d'un individu sain par le schéma d'une pyramide, s'il est permis d'user en cette matière de comparaisons empruntées au monde physique : à la base, une large assise, la volonté ; au-dessus d'elle, les différents modes que nous synthétisons sous le nom d'intelligence : enfin, se superposant à l'intelligence, une sensibilité, qui doit se retrécir à mesure qu'elle s'élève, sous peine de compromettre la stabilité de l'ensemble. C'est justement ce qu'elle va faire chez le ma-

lade, non seulement par sa propre expansion, mais encore par le fait que cette expansion se réalise aux dépens des stratifications mentales inférieures, de l'intelligence et surtout de la volonté. Notre pyramide va dès lors se trouver renversée : elle va reposer sur sa pointe, nous présentant ainsi le caractère type de l'équilibre instable. Cette instabilité communique aux malades une inquiétude, un besoin de mieux, des aspirations insatiables. On ne s'étonnera pas après cela que tous les malades aient en eux un peu de prédestination artistique.

« *Ah! cet affinement des soirs de maladie!* (1) »

On a beaucoup parlé de ce tableau où Sandro Botticelli a idéalisé les traits d'une jeune femme phtisique, et le romancier anglais Wells aime beaucoup vanter dans plusieurs de ses ouvrages cette « beauté hectique » si merveilleuse et saisissante (2). Eh bien! de même que certaines maladies consomptives exaltent, à leur début, le charme des personnes qui en sont atteintes en donnant au visage une expression de raffinement et de délicatesse surnaturelle, elles les prédisposent aussi à mieux compren-

(1) Rodenbach : *Les Malades aux fenêtres.*

(2) Voici une notation remarquable de beauté maladive : « Ayant perdu haleine, dit Shakespeare de Cléopâtre, elle voulut parler et s'arrêta palpitante, si gracieuse qu'elle faisait d'une défaillance une beauté ». (Cité par M. M. Barrès dans *Le Jardin de Bérénice.*

dre la beauté des choses. Il faut se sentir soi-même un peu déclinant pour saisir tout ce qu'a de magique et de poignant le déclin des saisons (1). Nous ne nous émouvons pas de ce qui ne peut nous atteindre.

Et puis, les souffrances, la tristesse portent à l'auto-analyse. C'est ce regard vers l'homme intérieur (2), plus faible et plus dolent, qui nous a valu toute la série des mélancoliques de la littérature depuis Virgile jusqu'à Rodenbach et Samain. L'état de mélancolie maladive est tout-à-fait favorable à l'inspiration, car il a quelque chose de *désabusant* (3), comme le remarque M. Prévost-Paradol, l'agitation du monde et même ses anciennes occupations paraissent vaines au malade qui n'a plus qu'à « souffrir et penser ». Il devient mystique et il cherche dans l'art, dans l'art spécial qu'il se crée, une consolation de la vie, de la vie qui ne sait pas lui être clémente, et qu'il dédaigne d'ailleurs, car il a trouvé maintenant des jouissances plus nobles et plus calmes. « L'art commence là où vivre ne suffit plus à exprimer la vie », a dit un critique. Et qu'on n'aille pas croire que ce n'est là qu'une esthétique

(1) Cf. Dernières pages de Henri de La Renommière.

(2) Tel est, d'ailleurs, le titre d'un livre de Charles Guérin, dont la courte carrière fut la triste illustration des idées émises ici.

(3) M. Paul Bourget, dans ses *Ess. de ps. cont.*, parle de « cette science de goûter la vie amèrement et doucement, à laquelle se réduit peut-être tout l'art... »

de « décadents » : inconsciemment des peuples entiers l'ont mise en pratique : tout l'art liturgique médiéval relève de cette tendance et, mieux, M. Jaurès attribue ce sentiment, cette aspiration *par-delà la vie* aux premiers hommes qui parvinrent à exprimer le secret de leur âme en tirant d'une flûte ou d'une cithare des sons harmonieux : « Si vous devinez, dit-il, ces âmes primitives, elles s'arrachaient de la vie par leurs premières créations musicales, beaucoup plus qu'elles n'exprimaient la vie. » *La Réalité du Monde sensible*, p. 224).

Cette origine mystique de l'art nous explique son étroite affinité avec les choses de la mort (1). On pourrait soutenir une thèse de *l'art mortel* ; mais elle nous entraînerait trop loin. Concluons seulement que, sous ce jour, l'art ne serait pas une évocation complaisante de la mort, mais qu'il servirait seulement à la consoler en répandant de la beauté et de la sérénité sur les chemins du déclin ; de ce point de vue, aussi, la douleur ne serait pas nécessairement unie à l'art : mais leur coexistence viendrait de ce que l'art est justement un soulagement presque automatique de la douleur.

Qu'on n'aille pas croire cependant que nous

(1) Les actes qui assurent la vie de l'individu et celle de l'espèce sont les moins esthétiques : l'homme n'est jamais si laid que quand il mange ou qu'il fait l'amour. Cf. Erotomanie funéraire.

« La beauté entretient son extase, la mort sa mélancolie. Son âme maladive a créé un monde au delà du monde réel ». L. Arréat : *E. Poë (Revue Philos.)*.

n'avons pas foi en un art serein et joyeux. Nous sommes convaincus, au contraire, qu'il n'est de vraie beauté qu'au sein de la radieuse lumière et qu'une inspiration féconde ne peut naître que dans la joie. Mais nous ne voulons pas oublier pour cela que l'art afin d'accomplir jusqu'au bout sa généreuse mission sait aussi participer aux choses de douleur et de tristesse ponr y apporter le charme doré de sa consolation. Combien de malades ou de malheureux ont trouvé l'oubli de leurs peines et de leurs souffrances dans la création et l'extase esthétiques. Combien ont senti leur douleur s'épurer et s'abolir devant les sublimités de la nature ou des chefs-d'œuvre humains !

L'exaltation artistique est un soulagement et une sauvegarde pour le malade, tout comme la fièvre, qui le fait vivre dans un monde magique où il oublie les horreurs de son mal : seulement l'art atteint ce même résultat par un processus moins grossièrement déterminé, plus délicat et plus personnel. « Il est, dit M. Tardieu (*op. cit.* p. 266) l'oasis dans le désert immense, le moment d'extase qui efface le souvenir de nos maux. »

Maintenant, arrêtons-nous dans l'exposé de ces considérations idéologiques : il est temps d'aborder le sujet de notre étude, sous peine d'anticiper sur lui.

Un seul mot en terminant : certains s'étonneront, sans doute, que nous n'ayons pas envisagé la question traitée dans ce chapitre au point de vue éthi-

que et moral. Nous leur répondrons que, faute de convictions solidement établies, nous restons dans l'indifférence à cet égard. La maladie, nous croyons l'avoir montré, est un aspect des forces biologiques. Une force ne se légitime, ni ne se discute. « Finalement, dit Nietzsche, resterait encore ouverte la grande question, si nous pouvons nous passer de la maladie, même pour le développement de notre *vertu*, et si, notamment, notre soif de connaissances et de connaissance de nous-mêmes, n'aurait pas aussi bien *besoin* de l'âme malade que de l'âme saine ».

CHAPITRE PREMIER

# LE MAL DU CRÉPUSCULE

Dans l'*Introduction*, nous avons défini la première des psychoses qui nous occupent : *Le Mal du Crépuscule*, disions-nous, c'est la *nostalgie de la lumière*.

« Le cri d'agonie d'Alving : « Le soleil ! le soleil ! » dans les *Revenants* d'Ibsen, voilà la véritable disposition « fin de siècle » chez nos contemporains » dit M. Nordau *(Dégénérescence)* (1). Nous croyons inutile de développer autrement cette définition que par les observations, remarques et précisions que nous serons amené à faire tout en l'étudiant.

Nous avons déclaré aussi que cette psychose a de très lointaines origines : elle est certainement contemporaine du culte du soleil et du feu (2). Quand les hommes primitifs (on l'a dit cent fois, et peut-être n'y a-t-il là qu'une de ces légendes que notre

(1) Cf., Dernière paroles de Gœthe : « De la lumière ! »

(2) Peut-être ce culte du Feu, fut-il justement instauré comme une affirmation de cette éternité de la lumière nécessaire à la vie, et les premiers hommes ne voyaient sans doute dans sa flamme que l'éclat prolongé du soleil disparu.....

imagination a accréditées) voyaient le globe solaire disparaître à l'horizon, une terreur les prenait d'être à jamais privés de sa chaleur et de sa lumière sans lesquelles ils n'auraient pu vivre : de même qu'un enfant craint toujours que sa mère ne revienne pas alors qu'elle ne l'a quitté que pour quelques instants, tant la sensibilité est d'abord étroitement dépendante de l'instinct de vivre. Nous ne serons donc pas étonnés de retrouver cette peur du soir dans la mentalité fruste des enfants :

*On est toujours enfant par la crainte du soir.*

dira Georges Rodenbach, et aussi :

*L'ombre dont le malade a peur comme un enfant.*

M. Pierre Loti, dans « *Figures et Choses qui passent* » nous entretient de ces angoisses expliquées qui souvent dans son enfance s'emparaient de lui à l'approche de la nuit ; et plusieurs héros des romans de *M. Foulon de Vaulx* nous font des aveux analogues.

Cependant, il importe de s'expliquer avant d'aller plus loin : le moindre soupçon de contradiction dans l'esprit de nos lecteurs serait pour eux comme pour nous une cause de gène : pour nous surtout qui nous verrions accuser d'avoir volontairement confondu les origines du « mal » que nous étudions avec ses manifestations modernes, les seules, semble-t-il, qui doivent nous intéresser. Nous avons dit,

en effet, que le mal du Crépuscule était fortement pénétré d'atavisme et, d'autre part, nous avons déclaré que nos psychoses sont *d'origine moderne;* mais là justement l'observation des faits qui nous ont conduits à cette apparente confusion va concilier ces affirmations. Chez les hommes primitifs, la crainte du soir est une vraie *terreur* qui les fera se réfugier dans leurs cavernes dès la tombée de la nuit, et se livrer devant leur foyer à mille gestes de panique religieuse, qui se sont sans doute rendus aussi invariables par l'habitude et la tradition que les rites de la plus ancienne magie. On peut encore trouver chez certains paysans cette appréhension folle des ténèbres mêlée, il est vrai, à des craintes plus justifiées, et bien que certains hommes intelligents et instruits (faut-il citer ici l'amusante et si curieuse nouvelle de M. Edouard Dujardin : « *le Diable Helkésipode*) (1) ? y soient encore sujets, on ne peut les considérer que comme des cas exceptionnels d'une maladie ou plutôt d'un malaise aujourd'hui disparu. Mais à mesure que les nécessités de la vie humaine sont moins dépendantes des vicissitudes de l'astre du jour, que l'on constate la régularité des phénomènes astronomiques et que les tribus jusqu'alors nomades se répandent et se fixent dans la zône tempérée où l'arrivée des ténèbres est moins subite que sous les tropiques, la *nyctophobie* n'est plus qu'un souvenir qui s'éteindra graduellement

(1) *Les Hantises.*

pour arriver, combien lointaine et dégagée de l'ancienne terreur, à la douce mélancolie d'un Lamartine devant le déclin du jour.

Et cependant voici que chez certains névropathes et chez certains malades cette phobie va reprendre une acuité nouvelle. Ceci ne doit pas nous étonner. M. Ribot a constaté maints exemples de reviviscence des impressions les plus anciennes et les plus profondes dans une mentalité à demi désorganisée ou mieux préparée par l'habitude de l'auto-analyse et une imagination déréglée à en recevoir comme le reflet : maintenant ce sera un apeurement. une angoisse (1), mais une angoisse sidératrice qui empêchera le malheureux obsédé de rien faire pour lutter contre son mal :

*On est pris d'une* angoisse *et comme dans l'attente,*
*Un péril imminent nous menace à coup sûr*

nous dira Rodenbach dans ses « *Vies encloses* ».

Albert Samain, lui aussi, à la fin d'un de ses « Soirs » s'écriera :

*Mon âme est un velours douloureux que tout froisse,*
*Et je sens dans mon cœur lourd d'une folle* angoisse,
*Je ne sais quoi de doux qui voudrait bien mourir.*

(1) M. Nordau (*Op. cit.*, t. II, p. 397), remarque qu'un « certain degré *d'anxiomanie* est indiqué chez Nietzsche, par la persistance avec laquelle les mots : *terrible, inquiétant, frissons*, etc..., affluent dans son vocabulaire. Cela vient confirmer les citations que nous faisons de lui un peu plus loin.

Nous avions bien raison de dire dans notre « *Nietzsche décadent* » que ce Mal du Crépuscule était « tout autre que la mélancolie des soirs et des arrières-saisons des poètes romantiques » : « c'est, ajoutions-nous, une lassitude atterrée, une lente détresse, une souffrance funèbre et sèche qui peut conduire jusqu'à la démence et au suicide ».

Edgard Poë note dans la « *Chute de la Maison Usher* » :

« Cette tristesse n'était nullement atténuée par une parcelle de ce sentiment dont l'essence poétique fait presque une volupté et dont l'âme est généralement saisie en face des images naturelles les plus sombres de la désolation et de la terreur. »

Et cette réflexion prend place au milieu de l'évocation d'un soir terrifiant, qu'il serait trop long de citer en entier, mais qui se termine par cette notation d'angoisse :

« C'était une glace au cœur, un abattement, un malaise, un affaissement d'âme, une irrémédiable tristesse de pensée qu'aucun aiguillon d'imagination ne pouvait raviver. »

A son tour, Dostojewski nous déclare (*Humiliés et Offensés*), (p. 55) :

« Dès que venait le crépuscule, je tombais par degrés dans cet état d'âme qui s'empare de moi si souvent la nuit, depuis que je suis malade et que j'appellerai frayeur mystique. C'est une crainte accablante de quelque chose que je ne puis ni définir, ni concevoir, qui n'existe pas dans l'ordre des choses, mais qui, peut-être, va se réaliser soudain, à

cette minute même, apparaître et se dresser devant moi comme un fait inexorable, horrible, difforme. »

Et même chez les contemporains plus pondérés, cette étrange hantise se poursuit, encore accrue, semble-t-il, par le charme poétique du récit : M. Foulon de Vaulx qui en dévoile la sombre tristesse, a bien raison d'estimer : qu' « une douleur aigüe, lancinante, est préférable à sa langueur sourde, sans éclat, qui ronge et dessèche le cœur somnolent ». (*Le Veuvage*, p. 37).

Car outre l'angoisse qui en est le sentiment dominant, le mal du Crépuscule, se complique d'apeurement, de vraie souffrance, de lassitude (1) : les poètes plus près du cœur mystérieux des choses, l'ont bien senti, qui attendent avec Rodenbach, dans un émoi fait d'impatience et de crainte.

*l'heure grise et l'heure en deuil qui terrorise*

comme les enfants s'attachent surtout aux images terribles dont l'épouvante est pour eux une fascination. Gérard de Nerval, croyait entendre les « sanglots du crépuscule » ; il y a dans *Madame de Lau-*

(1) « Le plus intense de ces sentiments, dit le Docteur G. Dumas, des mélancolies passives, est un sentiment de lassitude qui se traduit par le découragement et la résignation » (*op. cit.* p. 30) et il insiste sur la sensation de dépression générale qui accompagne ces états ; — ailleurs (p. 197), il remarque que la fatigue, l'épuisement est peut-être ce qu'il y a de plus physiologiquement vrai au fond de la douleur et de la tristesse.

*raguais* (Ch. II), le beau roman de M. Foulon de Vaulx, une impression de crépuscule lugubre, très saisissante.

Nous en trouvons une autre de fort remarquable dans *le Cabaret des Larmes*, de Jacques Fréhel :

Ah ! pourquoi le crépuscule a-t-il un front si morne ? Ce n'est pas la première fois que je trouve à la terre grise où le soir promène ses crêpes de si lugubres renflements de tombe.

Mais Rodenbach est bien de tous celui qui a le plus *souffert* du mal du soir : ces expressions « soir douloureux », « cauchemar du soir », « douloureux combat de la lumière », reviennent sans cesse dans ses poèmes, notamment dans *Béguinage :*

*Certes le soir est déchirant comme un adieu ;*
*L'ombre se tresse au front en couronne d'épines.*

Et surtout dans ce poème bien connu qu'il nous a paru nécessaire de citer en entier :

*Le ciel est gris ; mon âme est grise ;*
*Elle se sent toute déprise,*
*Elle se sent un parloir nu ;*
*Car ce soir, ce soir, m'est venu,*
*Comme un commencement de crise.*

*La pendule ourle de minutes*
*Le silence de la maison ;*

*O soir quel est donc le poison (1)*
*Que parmi les crêpes tu blutes*
*Pour que j'aie encor ces rechutes?*

*Couchant de cendre refroidie*
*Crépuscule d'âme indistinct;*
*Mal du soir qui si mal m'atteint,*
*Que c'est comme une maladie;*
*Et rien d'humain n'y remédie.*

Nous avions déjà noté dans *N.-D.* maintes impressions de « lassitude du soir » (cette expression est de Nietzsche lui-même) dont la signification est trop proche du sujet qui nous occupe pour que nous puissions nous dispenser de les rappeler ici-même. Ecoutons donc parler le poète de Sils-Maria :

Et je vis une grande tristesse descendre sur les hommes; les meilleurs se *lassèrent* de leurs œuvres.

Une doctrine triompha : « Tout est vain, tout se ressemble tout est déjà arrivé une fois. Rien ne vaut la peine (2) ».

(1) Cette idée que l'ombre est un « poison » est une véritable obsession pour le poète et revient à maintes reprises :

*O les vitres et leur délétère chimie,*
*Qui chaque soir ainsi me font un peu mourir,*

(2) Nous avons déjà noté le curieux parallélisme du génie de d'Annunzio, avec celui de Nietzsche. Voici un passage des *Vierges aux Rochers* (p. 52) :

« A quoi bon répétait cependant de loin et de près un troupeau *crépusculaire* d'une voix qui rappelait celle des eunuques? Quel est le sens, quel est le prix de la vie? Pourquoi vivre? Pourquoi se donner la peine? Tout effort est inutile. Tout n'est que vanité et douleur. »

En vérité nous sommes déjà trop *fatigués*, pour mourir et nous continuerons à vivre — dans des caveaux funéraires... »

Ainsi Zarathustra entendit parler un devin et sa prophétie l'atteignit au cœur et l'abattit. Il resta triste et *lassé*, et il devînt semblable à ceux dont avait parlé le devin.

En vérité, dit-il à ses disciples, peu s'en faut que ce long crépuscule ne descende. Hélas, comment sauver ma lumière au-delà de ce crépuscule ?

Comment l'empêcher d'étouffer dans cette tristesse ? Il faut qu'elle soit la lumière des mondes *lointains* (1) et qu'elle éclaire les nuits les plus lointaines. (*Zarathustra*).

Mais ce n'est pas seulement le héros lui-même que nous voyons en proie à cette douloureuse obsession : plus loin en effet l'enchanteur dont les prophéties désolées l'ont tant irrité et abattu, s'écrie :

Il me terrasse, cet esprit de mélancolie, ce démon du crépuscule...

Le jour baisse... Le soir vient maintenant même pour les meilleures choses... Quel démon est cet esprit de la mélancolie du soir. (*Op. cit. : Chant de la Mélancolie*).

Et ailleurs il ajoute :

Le soir, tu me retrouveras partout de nouveau ; je serai assis dans ta propre caverne, patient et *lourd*... (*Op. cit.*).

Ce sinistre devin, symbolisation évidemment in-

(1) Ceci est déjà du *mal de l'au-delà* ; nous verrons que cette impression de lumière lointaine, de reflets paradisiaques est une obsession familière aux mystiques.

tentionnelle du génie de Wagner, fantôme de découragement dont l'ombre traverse le poème, n'est autre au fond qu'un dédoublement de Zarathustra lui-même : (tout comme son « ombre » et « celui qui lui parle sans voix »). N'oublions pas que dans sa prophétie de tout à l'heure se trouvait déjà en puissance la doctrine du Grand Retour, du cycle éternel dans la « grande année », que d'ailleurs il reconnaît ce dédoublement dans un moment de lucidité, quelques pages plus loin : « Tu étais toi-même le témoin et le devin... En vérité tu les as *rêvés* eux-mêmes tes ennemis : ce fût ton rêve le plus pénible ! »

Mais laissons là le *sinistre devin* et ses prophéties, puisque les seules paroles du héros nous fournissent une moisson assez abondante : C'est lui-même qui se lamente et nous dépeint cette « lassitude de la vie » dont le devin semblait lui annoncer la venue :

« Le visage sombre... j'ai traversé le blême crépuscule, tant de soleils déjà s'étaient couchés pour moi. » (*Op. cit.*).

Et encore :

« Quand même viendrait le long crépuscule et la fatigue mortelle. » (*Op. cit.*).

Puis, cette impression d'un accablement vraiment lugubre, lorsqu'il succombe au grand découragement :

Devant moi se traînait en boîtant un long crépuscule, une tristesse mortellement *lasse*, ivre de néant... (*Op. cit.*).

Le crépuscule, toujours le crépuscule, avec cortège de hantises et de douloureuses obsessions ; ce n'est que dans l'épisode *du chant de la Danse* que l'émotion du soir cesse d'être si accablante mais pour devenir d'une griserie presque perverse :

Mais quand la danse fut finie et les jeunes filles en-allées, il devint triste.

Le soleil s'est couché depuis longtemps, dit-il enfin ; la prairie est humide ; un vent frais vient de la forêt. Il y a quelque chose d'inconnu autour de moi qui semble me jeter un regard pensif.

Comment tu vis encore, Zarathustra ? Pourquoi ? A quoi bon ? Où t'en vas-tu ? N'est-ce pas folie que de vivre encore ?

Hélas ! Mes amis, c'est le soir qui s'interroge en moi, pardonnez ma tristesse ! (*Op. cit.*).

On trouverait aussi chez Rodenbach des impressions analogues :

*Le crépuscule est le précurseur de la mort.*

Ou bien :

*Aux heures de soir morne où l'on voudrait mourir,*
*Où l'on se sent le cœur trop las, l'âme trop lasse.*

Et jusque chez Verhaeren, le poète des foules

et des enthousiasmes, dans le chant qui débute ainsi :

*L'homme du soir de la fatigue...*

Mais c'est surtout dans ce passage d'un roman de M. André Foulon de Vaulx, qu'elles atteignent le charme d'un art inquiet qui nous les rend le plus sensibles, peut-être même le plus douloureuses :

Le crépuscule grandissant veloutait ses pensées, les ourlait de deuil et de désespérance. Angèle avait peur du soir comme Robert avait peur du Dimanche. Elle se sentait plus seule et plus délaissée : le soir pour elle c'était un peu un avant-goût de la tombe, c'était comme si la mort avait passé tout près d'elle et l'avait effleurée sans la voir. Enfant elle avait toujours craint le crépuscule, la tristesse du jour qui tombait la pénétrait, entrait en elle. L'obscurité qui noyait par degrés les objets, les enlisait dans ses tulles de deuil, noyait aussi pareillement, enlisait ses pensées. Sa volonté abdiquait... Elle s'abandonnait à l'ombre telle qu'un nageur épuisé s'abandonne à la mer ; ses forces s'annihilaient, elle était submergée par le spleen, le découragement, l'ennui.

(*Angèle Verneuil*).

Tous ces symptômes, qu'ils soient des éléments de notre psychose ou des phénomènes simplement concomitants, nous ont déjà fait pressentir, et Dostojewski nous l'avouait tout à l'heure, qu'ils sévissent surtout chez les malades constitutionnels (maladies de langueur) ou les névrosés. Nous ne devons pas oublier que Rodenbach, Samain et quelques autres

poètes qui les ont ressentis, étaient atteints de phtisie. Rodenbach lui-même a écrit un poème « *Les Malades aux Fenêtres* », pages d'une douceur assoupie de fièvre, où il nous montre les malades regardant tomber la nuit à travers les vitres de leurs chambres :

*Le malade quand vient la tristesse nocturne*
*Est sensible comme une cendre dans une urne.*

Bien mieux pour lui la nostalgie de la lumière caractériserait la maladie en général :

*La maladie est un clair obscur solennel,*
*L'instant mi-jour, mi-lune, angoissant crépuscule.*
*Dans l'ombre qui s'amasse un reste de jour brûle :*
*Reverra-t-on la vie au delà du tunnel ?*
*La maladie est une crise de lumière...*

On trouve encore des impressions analogues dans « *Petite ville* » de M. Anet : « Il frissonnait, à l'heure ou les becs de gaz s'allument dans les rues, etc... »

⁂

Plusieurs auteurs, et Rodenbach lui-même est de ceux-là, ont appelé notre psychose : *Le mal du soir*. Il est vrai que jusqu'ici nous n'avons guère noté que des impressions de soir : mais nous allons voir que cette dénomination n'est pas suffisamment compré-

hensive. Sans doute, comme tous les délires, elle se manifeste surtout à l'arrivée de la nuit, et les malades en proie à sa hantise commencent presque toujours par l'éprouver le soir, surtout dans la chambre close à cette heure douteuse, où les intérieurs sont si tristes, où on a la confuse appréhension d'une vie étrangère est comme hostile des choses dans les ténèbres qui les déguisent ; voici le début d'un roman de M. Foulon de Vaulx, le plus caractéristique au point de vue de notre étude. (*Madame de Lauraguais*, p. 1) :

« Le jour agonisant emplissait la vieille demeure provinciale d'une obscurité grandissante. Dans la pièce à présent, les meubles perdaient leurs formes, abdiquaient leurs contours ; et comme les bruits se taisent devant un moribond, la chambre durant cette fin d'après-midi, se faisait plus morne et plus silencieuse. »

C'est aussi l'heure où les amants trop voués à la sensualité sentent leur tendresse se noyer d'une navrance qui la fait plus aigüe et comme maladive : (*Le lys rouge ; Le triomphe de la mort*).

Cette tristesse sensuelle du soir a inspiré les poètes : et voici des vers de Georges Rodenbach qui en sont le commentaire merveilleusement imaginé :

*Douceur du soir ! douceur de la chambre sans lampe !*
*Le crépuscule est doux comme une bonne mort,*
*Et l'ombre lentement qui s'insinue et rampe,*
*Se déroule en fumée au plafond. Tout s'endort.*

*Comme une bonne mort sourit le crépuscule,*
*Et dans le miroir terne en un geste d'adieu,*
*Il semble doucement que soi-même on recule,*
*Qu'on s'en aille plus pâle et qu'on y meure un peu.*

*Sur les tableaux pendus aux murs, dans la mémoire,*
*Où sont les souvenirs en leurs cadres déteints,*
*Paysages de l'âme et paysages peints,*
*On croit sentir tomber comme une neige noire.*

*Douceur du soir ! douceur qui fait qu'on s'habitue*
*A la sourdine, aux sons de viole assoupis,*
*L'amant entend songer l'amante qui s'est tue,*
*Et leurs yeux sont ensemble aux dessins du tapis.*

*Et langoureusement la clarté se retire ;*
*Douceur ! Ne plus se voir distincts ! N'être plus qu'un !*
*Silence ! deux senteurs en un même parfum :*
*Penser la même chose et ne pas se la dire.*

(Le Règne du Silence).

On pourrait comparer à ces vers ceux de M. André Foulon de Vaulx, dont l'inspiration est très analogue :

*Dans la chambre que la fin du jour embrumait*
*Avant l'intrusion de la lampe indiscrète,*
*Lorsque le crépuscule hivernal nous transmet*
*Ses conseils d'abandon de paix et de retraite,*

*Tristes tous deux, les yeux noyés, nous nous taisions*
*Une même pensée intime était la nôtre*
*Et l'esprit caressé des mêmes visions,*
*Nous restions là, muets et graves, l'un et l'autre.*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

(Madame de Lauraguais, *p. 183*).

Toujours dans le même genre d'impression, nous pourrons encore citer parmi beaucoup d'autres, ces quelques lignes de la « *Dame aux Camélias* p. 234 » :

« L'heure marchait lentement, le ciel était couvert, une pluie d'automne fouettait les vitres. Le lit vide me paraissait prendre par moments l'aspect d'une tombe. J'avais peur ».

D'ailleurs, l'accès se termine le plus souvent comme nous l'enseignait tout-à-l'heure le poème de M. Foulon de Vaulx, par le triomphe brusque des lumières, qu'elles soient le reflet de la lampe domestique, ou le féérique éclairage des soirs de grandes villes :

*On échappe dès lors au morne crépuscule*
*Que la lampe de son feu fidèle a vaincu.*

*
* *

Sans doute avions-nous raison tout à l'heure de faire remarquer combien la dénomination de « mal du soir » était trop restreinte pour désigner notre psychose : en effet, elle finira à la longue par envahir toute la sensibilité des sujets et se manifestera en présence de toute lumière indigente.

N'oublions pas qu'elle est une nostalgie de clarté : il suffit que le jour soit gris pour l'évoquer. Nous disions dans *N.-D.* :

« Les ténèbres et la pénombre la réveillent aisément ; il

faut avoir connu ces malheureux obsédés pour savoir combien ils redoutent les matins livides, les rues pluvieuses, les longs jours embrumés, les ciels fumeux d'arrière-automne, les logements mal éclairés avec leurs étroites fenêtres d'où le jour filtre avec parcimonie, ou règne cette lumière souffrante, cette lueur « louche aux sordides paleurs » comme dit M. Mirbeau, dans « *Sébastien Roch* » voulant évoquer une de ces arrières boutiques, de vieilles maisons si communes dans les villes.

Le mal du crépuscule se manifestera donc aussi le matin, à ce moment où l'ombre et la lumière qui se succèdent vêtent les choses d'une uniforme teinte grise : N'oublions pas que dans certaines maladies débilitantes, le réveil du jour suscite la même dépression que son déclin (1) et que la douleur morale des mélancoliques délirants est particulièrement plus intense dans le moment qui suit le réveil, d'après M. Dumas (*Op. cit*, p. 92).

Il y a dans les romans de M. Loti, plusieurs impressions d'aubes tristes mais ces impressions font à tel point corps avec les paysages évoqués que nous ne pouvons les citer sans digression.

Il est, en effet, des conditions particulièrement favorables mais difficiles à préciser pour faire éprouver aux âmes sensibles la tristesse de l'aube : avez vous jamais entendu, avant le jour, des chants de bergers dans la montagne ? Ils ont la tristesse lassée de l'oubli. Il semble qu'il s'éveille, à les entendre,

(1) Cf. Accroissement de la dyspnée et de l'angoisse concomitante.

comme un regret des joies que nous n'avons pas connues ou dont le souvenir lointain demeure comme une ombre effacée : la solitude, l'aspect sauvage et hostile des sites abrupts, la fraicheur mordante du vent, tout cela communique à ces chants de l'aube une singulière désolation.....

Nous trouvons aussi dans « *Aphrodite* » de M. Pierre Louys une notation très évocatrice de la tristesse du jour naissant :

« C'était le jour d'avant la première aurore qui éclaire le sommeil du monde et apporte les rêves énervés du matin ».

Pour ce qui est des saisons, il est évident que l'automne et l'hiver seront fort accablants pour nos malades. L'hiver d'abord : « Il a son ennui déclare M. Tardieu (*Op. cit.* p. 234), qui s'installe en nous à la faveur des états asthéniques engendrés par le froid, *le défaut de lumière*: la mort de la nature a retréci notre horizon, etc... »

Mais l'automne surtout, à cause du contraste entre les longs jours clairs d'été et les premiers jours brumeux, un peu froids et un peu plus courts à mesure que la saison s'avance, ce qui provoque une impression de resserrement très douloureuse. Nous ne devons pas nous étonner de retrouver le Mal du Crépuscule plus vif en automne, puisque le crépuscule lui-même n'était déjà, d'après le poète de Bruges, que « l'automne des journées ».

Nous le retrouverons d'ailleurs, en toute saison,

avec les jours de brouillard ou de pluie. C'est encore Rodenbach qu'il nous faut citer :

*Quel remède à l'ennui des longs jours pluvieux?*
*Et comment éclaircir, lorsqu'on y est en proie*
*Le mystère de leur tristesse qui larmoie.*
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
*Car la pluie a vraiment une tristesse humaine!*
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
*Inexorable pluie, apporteuse d'alarmes!*

Il est aussi un *Crépuscule pluvieux* d'Ephraïn Mikhaël que nous ne pouvons omettre de reproduire :

*L'ennui descend sur moi comme un brouillard d'automne,*
*Que le soir épaissit de moment en moment,*
*Un ennui, lourd, accru mystérieusement,*
*Qui m'opprime de nuit épaisse et monotone.*

*Pourtant nul glorieux amour ne m'a blessé,*
*Et c'est sans regretter les heures envolées*
*Que je revois au loin, vagues formes voilées,*
*Mes souvenirs errant au jardin du passé.*

*Et pourtant maintenant dans l'horreur languissante*
*D'un soir de pluie et dans la lente obscurité,*
*Je sens mon cœur que nul amour n'a déserté*
*Mélancolique ainsi qu'une chambre d'absente.*

« *Il pleure dans mon cœur comme il pleut sur la ville* ».

gémit Verlaine.

Enfin ces vers de M. Verhaeren, vers où l'émoi du crépuscule devient presque lugubre :

*Par ces soirs de brouillard et de brume ployés,*
*Sur des fleuves partis vers des lointains sans bornes,*
*Sur le fleuve si triste entre les quais si mornes,*
*Luisent encore des flots comme des yeux broyés.*

*Par ce soir morne où nul espoir n'a flamboyé,*
*La brume en drapeaux morts pend sur la cité morte,*
*Quelque chose s'en va du ciel que l'on emporte*
*On ne sait où, là-bas, comme un soleil noyé.*

(Poésies, t. II.)

Les citations précédentes nous l'ont déjà fait pressentir, le mal du Crépuscule redouble d'intensité quand plusieurs des conditions que nous avons mentionnées se trouvent réunies et combinées.

M. Loti nous décrit, dans *Azyiadé*, avec cette subtilité de souffrance qui lui est familière ces « heures navrantes des crépuscules d'hiver ». Mais c'est toujours le poète des *brumes* qui en reste l'évocateur le plus saisissant ;

*C'est le soir, c'est octobre, une cloche se plaint...*
*C'est l'automne, la pluie, et la mort de l'année...*
*Oh! la pluie, oh! l'automne, et les soirs attristants...*

Il y a aussi un passage très suggestif dans *Angèle Verneuil* (p. 199), de M. Foulon de Vaulx :

« La tristesse d'octobre, la tristesse du soir, la tristesse de la pluie, du brouillard, la tristesse des cloches... descendaient en elle, aggravaient encore son découragement ».

On le voit, toutes sortes de circonstances finissent

par devenir prétexte aux malades de ressentir les atteintes de leur mélancolie.

Il arrive un moment où le Mal du Crépuscule peut se généraliser au point de déteindre sur toute la sensibilité et d'envahir tous les états et tous les instants de la vie mentale. Alors, par une curieuse aberration esthétique, ces malades finissent par aimer les causes de leur mal, témoin ce goût de lumières grises, atténuées, diffuses qui caractérise les paysages de Rodenbach et de M. Foulon de Vaulx :

*Le gris des ciels du Nord dans mon âme est resté.*
*Je l'ai cherché dans l'eau, dans les yeux, dans la perle,*
*Gris indéfinissable et comme velouté,*
*Gris pâle d'une mer d'octobre qui déferle,*
*Gris de pierre d'un vieux cimetière fermé.*
*D'où venait-il ce gris par-dessus mon enfance,*
*Qui se mirait dans le canal inanimé ?*
*Il était la couleur sensible du Silence*
*Et le prolongement des tours grises dans l'air,*
*D'un veuvage qui ne veut pas même une rose*
*Et dont le crêpe obscur sans cesse s'interpose,*
*Entre la joie humaine et son chagrin sans fin.*
*Ah ! ces ciels gris, couleur d'une cloche qui tinte* (1)
*Dont maintenant et pour toujours ma vie est teinte !*
*— Et, pour moudre ces ciels, tournait quelque moulin !*

(Rodenbach *Les Vies Encloses*).

(1) Cf. L'obsession des cloches que nous retrouverons plus loin.

*J'aime ce gris de fer des ciels bretons, ce gris*
*Avant-coureur de deuil, ce gris chargé de pluie,*
*Teinte du firmament trop vaste qui s'ennuie,*
*Gris d'un pastel ancien aux brumeux coloris.*

*Gris que jamais soleil trop éclatant n'enflamme,*
*Couleur de mon amour sérieux, tendre et fort,*
*Couleur de mon pays natal, couleur du Nord,*
*Gris couleur de ma vie et couleur de mon âme,*

*Couleur de regrets vains, couleur de temps jadis,*
*De l'idylle d'antan que nous avons pleurée,*
*Qui s'éteint au foyer du souvenir, cendrée,*
*Tandis que meurt au loin un sourd « De Profundis ».*

*Couleur du cher paquet de lettres que l'on brûle,*
*Où tient notre roman ; gris couleur de vieux vers,*
*Qu'on relit à trente ans et qui jadis si verts*
*Ont pris dans nos tiroirs des tons de crépuscule.*

*Couleur de nos hivers moroses d'internat*
*Quand le soir nous pleurions tant de larmes amères,*
*Pour n'avoir pas quelqu'un qui remplaçat nos mères,*
*Qui vint border nos lits et qui nous calinât ;*

*Temps d'exil où notre âme était comme orpheline,*
*Où l'on croyait vraiment n'avoir plus ses parents,*
*Où l'on ne nous parlait qu'à mots indifférents,*
*Sans qu'une voix eût des douceurs de mousseline.*

*Ah ! ce gris cher, ce gris profond, ce gris marin*
*Accoutumé décor où s'attarde mon rêve,*
*Ce gris fuyant d'un jour velouté qui s'achève,*
*Gris couleur de tourmente et couleur de chagrin.*

*Ce gris où parfois un son d'Angelus qui tinte,*
*Fait courir un frisson qu'on dirait de remords,*
*Ce gris dont se revêt le ciel, le jour des Morts,*
*Ma solitude en est implacablement teinte.*

A. Foulon de Vaulx : *La Sœur Aînée* (p. 285).

Ils finissent, nos malades, par se complaire à tel point dans leur état que, comme nous le remarquons plus haut, tout leur devient prétexte à susciter leur intime mélancolie. On connaît l'étrange expectative d'âme de M. Loti, surtout dans sa jeunesse, en présence de la plupart des événements extérieurs. Tout : amour, fêtes, voyages, se teinte pour lui d'une inexorable navrance.

C'est justement Rodenbach qui nous raconte dans *L'Elite* (p. 188) qu'au sortir de la séance de sa réception à l'Académie, pris de cette « mélancolie des fins de fêtes », parmi les remous mondains des toilettes et des carosses, devant le crépuscule d'Avril rose et gris, il songea : « je ne me suis jamais senti si triste ». Chez lui, cette tristesse permanente n'est que virtualité d'art, émotion hypothétique, demi-sincérité de littérateur. Mais n'oublions pas que pour certains, elle deviendra la note dominante de leur vie, qu'ils n'arriveront à la dépouiller qu'accidentellement et surtout rien qu'en dehors du milieu qui leur est habituel.

Mais nous touchons ici au Mal de la Province.

## CHAPITRE II

# LE MAL DE LA PROVINCE

Quoique certainement plus récent que le *Mal du Crépuscule*, le *Mal de la Province* (1) semble cependant être parvenu le premier à la conscience littéraire. En effet, tandis que les premières notations de celui-là, que nous avons eu le bonheur de découvrir, ne remontent guère au-delà de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, celui-ci était déjà chanté par quelques poètes du XVIII<sup>e</sup> :

> *A Paris, on existe*
> *En province, on végète.*

dit, assez médiocrement d'ailleurs, un certain Duval. En revanche, Gresset a une notation très suggestive,

(1) Voir Taine : *Carnets de Voyage : Notes sur la Province.*

puisqu'elle renferme l'impression, déjà signalée par nous, de nostalgie lumineuse — qu'une analyse plus rigoureuse nous a fait classer, il est vrai, au chapitre précédent, — mais qui n'en est pas moins judicieuse, ainsi qu'on s'en assurera après avoir vu l'étroite détermination qui règne entre les heures grises et la tristesse provinciale :

*O Province que ta lumière*
*Languit sous des brouillards épais.*

A l'époque romantique, elle a été déjà assez vivement ressentie, comme le prouvent ces quelques lignes de Musset empruntées à *La Confession d'un Enfant du Siècle* (3e P., ch. X) :

« ... une de ces femmes de province, qui ne savent rien de ce qui se passe à deux lieues à la ronde et qui vivent dans un certain cercle dont elles ne s'écartent jamais. J'avoue que ces existences à part, qui sont comme enfouies ici et là dans les villes, sous des milliers de toits ignorés, m'ont toujours effrayé comme des citernes dormantes ; l'air ne m'y semble pas viable : dans tout ce qui est oubli sur la terre, il y a un peu de la mort. »

Il était logique que cette psychose apparut avec le développement des grandes villes des temps modernes.

On ne conçoit guère que l'humanité l'ait connue à la période nomade, puisqu'elle est justement un désir de se déplacer, qu'elle ne se montre qu'après un long séjour dans un milieu monotone, et qu'elle

suppose l'existence d'*ailleurs* préférables; les premiers groupements sédentaires (clans, tribus) ne purent l'éprouver davantage, étant donné que, en dehors de leur cercle étroit, rien ne devait paraître souhaitable à leurs membres et qu'au surplus, des incursions dans les tribus voisines eussent été fort dangereuses, surtout au cas où celles-ci eussent été plus puissantes.

Dans l'antiquité civilisée, le goût de l'agriculture était assez vif pour attacher le barbare, le citoyen grec ou romain à leurs champs héréditaires ou conquis; les guerriers égarés au lointain des provinces ou des pays sujets, Ovide dans ses *Tristes*, étaient en proie à la nostalgie toute simple de leur ville natale et non à celle des pays inconnus. Il semble bien cependant qu'il y eut chez certains raffinés de la décadence romaine la velléité d'un sentiment de ce genre; mais les textes sont trop obscurs pour que nous en tentions une ingrate exégèse. D'ailleurs avec la barbarie féodale et le retour des petites patries locales, il ne pouvait que s'anéantir, ou du moins perdre le caractère propre que suppose notre désignation (1).

Ce n'est donc qu'avec la formation des grands

(1) Cette nostalgie des pays lointains et inconnus semble avoir été éprouvée au moyen-âge, elle se mêle aux sentiments religieux et guerriers qui furent la cause et l'origine des Croisades; et il ne faut pas oublier que les « chansons de geste » qui à cette époque exaltaient les pays fabuleux, ont aussi créé la légende des chevaliers-errants.

Etats modernes dont la vie, autant artistique et scientifique que gouvernementale, va se concentrer dans de vastes capitales au détriment des moindres centres, qu'apparaîtra le mal de la Province. Nous savons quelle calamité c'était déjà pour un courtisan de Louis XIV que de se voir renvoyé dans ses domaines !

Toutes autres proportions gardées, le Mal de la Province eut dû sévir alors plus cruellement que de nos jours à cause de la difficulté des communications. Il est vrai que, d'autre part, la magie, la capacité de plaisirs, de puissance, de fortune offerte par les grands centres, par les « villes tentaculaires » selon la très heureuse expression du grand poète Verhaeren, croissaient autrement vite, en sens inverse. Et, si, de ce chef, la nostalgie provinciale n'a pas fait, elle aussi, des progrès effrayants, c'est qu'elle a trouvé dans la facilité du voyage, qui est, nous le verrons, son remède naturel, le moyen de satisfaire sa grande aspiration, au moins d'une manière intermittente.

Cela fait que notre psychose n'a pas de nos jours une gravité irrémédiable. Beaucoup de ceux qui en sont atteints s'en guérissent par quelques villégiatures de montagnes ou de plages — et d'assez longs séjours à Paris — : mais, pour les âmes prédisposées, ce n'est qu'une phase sentimentale qui prélude au *Mal de l'Au-Delà* : dès lors, le voyage, loin d'être un dérivatif, va devenir, nous le verrons au chapitre suivant, une circonstance aggravante qui souvent déterminera même l'évolution de l'une à l'autre.

*
* *

Comme le Mal du Crépuscule, le Mal de la Province a des débuts insidieux : il ne se manifeste d'abord que dans certaines conditions particulièrement attristantes, exigeant même parfois un concours, une accumulation de causes presque calamiteux, ce qui a pour effet d'espacer grandement ses premières atteintes. Ce n'est qu'à la longue qu'il envahit peu à peu la vie mentale entière, communiquant à toutes les pensées du sujet une tonalité, une coloration opiniâtrement languides.

En général, le Mal de la Province dérive, ainsi que nous l'avions pressenti dans l'*Introduction* du Mal du Crépuscule (1) et ses premières manifestations n'en diffèrent même pas : le milieu provincial ne semble d'abord être là que pour faire mieux sentir la détresse des heures grises. Ce n'est que plus tard qu'on finira par souffrir, en vertu d'une association affective irrésistible, d'un milieu monotone déjà vu sous un jour affligeant. Songez au pénible souvenir que vous avez emporté des villes traversées par un jour de pluie.

Supposons maintenant, au lieu d'une ville visitée

(1) La Province est un milieu d'élection pour le *Mal du soir*, qui s'y établit chronique d'emblée : les petites villes n'ont pas ce « triomphe des lumières » qui marque dans les grands centres la « fin de l'accès ». Cf. (*A. T.*, p. 23).

au hasard d'un voyage, qu'il s'agisse d'horizons trop connus : supposons, en outre, le concours de circonstances aggravantes, l'accumulation d'impressions attristantes dont nous parlions plus haut, et le mal envahira brusquement l'âme impressionnable de nos psychopathes. M. Georges Courteline, qui est cependant un auteur gai, et qui doit avoir assez rarement l'occasion d'éprouver la détresse provinciale, se montre cependant dans ces quelques lignes très affecté par la pluie, l'automne et le soir s'abattant tous ensemble sur une petite bourgade :

« Je ne sais rien au monde de plus désespérant, de plus sombre et de plus lamentable qu'un trou de province le soir, par une de ces pluies fines et persistantes que le funèbre ciel d'octobre semble vomir avec la mort ». (*Fourneaux*).

« *Et c'est l'hiver et c'est dimanche et la province* »

s'écriera M. Foulon de Vaulx, accablé lui aussi par un ensemble de choses attristantes (nous verrons plus loin l'influence aggravante du jour dominical sur le développement des langueurs de province). Le début du même roman est une impression analogue :

« Sous la grisaille crépusculaire de novembre, la rue des Ursulines semblait plus triste et plus dominicale encore, et son sommeil provincial que berçaient les cloches de la paroisse voisine, paraissait ne devoir jamais être suivi d'un réveil ». (*Op. cit.*, p. 1).

Par la suite, comme nous l'avons dit, la psychose

va prendre un caractère propre et, plus que par des contingences physiques, elle sera déterminée par des causes morales : solitude, oisiveté, monotonie...

L'impression de solitude morale surtout a une influence terrible sur elle. Elle est le thème dominant de *l'Art en Exil*, de Rodenbach et de la *Sœur Aînée*, de M. Foulon de Vaulx.

Dans les villes importantes, le penseur a la chance de trouver un public, des amis, des confrères tout au moins, qui lui donnent l'illusion d'être compris. Tandis que, perdu, dans quelque mesquine sous-préfecture, il vit parmi des gens dont les seuls soucis sont leurs petits intérêts, leur petit commerce, les intrigues politiques de clocher, milieu toujours égoïste, indifférent — souvent hostile. Comment dans un tel milieu espérer être compris, senti, *aimé*, même par ses amis, même par sa famille? (Cf. *La Sœur aînée*, *l'Art en Exil*.)

L'artiste alors se replie sur lui-même : il n'a même plus le courage de donner à son désespoir, en l'extériorisant, une forme littéraire ou plastique. La vie devient un désert, rien ne subsiste que l'ennui accablant, atroce, continuel.

Telle est bien la situation et l'état d'âme du triste héros de *l'Art en Exil* :

« Il se prit à songer combien sa vie était morne en cette froide maison, auprès de sa vieille mère, dans cette ville flamande abandonnée et vide, où il se trouvait seul à penser et à écrire, lumière vivante qui n'éclaire rien et se consume soi-même. » (p. 2.)

Et cependant il semble que, par une cruelle ironie, notre époque trop en proie aux luttes économiques ait fait aux artistes une nécessité de se retirer en province où l'on travaille mieux (1), où l'on peut mieux s'abstraire des nécessités quotidiennes pour se consacrer à son rêve.

« Aujourd'hui, déclare M. Fierens-Gevaert (*Op. cit.*, p. 112), les artistes se retirent à la campagne, vivent dans quelque bourg perdu, à l'abri de toute promiscuité sociale... dans l'unique espoir de découvrir en leur âme un rayon d'idéal qui n'aurait pas encore lui dans le ciel de l'art. »

Ce que nous venons de dire de la solitude morale des artistes peut s'appliquer aussi à toutes les âmes sensibles obligées de vivre dans la torpeur de quelque « exil natal », selon l'heureuse antinomie d'un poète, à beaucoup de femmes surtout, à toutes les sœurs romanesques de Mme Bovary, égarées dans une atmosphère de sècheresse sentimentale, et dont l'ennui ne provient que du manque d'écho pour leur sensibilité délicate et leur infini besoin de tendresse. Il y a là-dessus dans le *Chariot d'Or* d'Albert Samain un très beau et très poignant poème :

« *O secrètes langueurs des nuits provinciales...* »

(Nocturne provincial.)

mais dont l'inspiration est un peu trop spéciale pour que nous puissions le citer ici avec opportunité.

(1) Cf. Payot : *l'Education de la Volonté.*

En revanche notons avec M. E. Tardieu (*op. cit.* p. 227) comme la femme est en général vouée à l'ennui : privée de la liberté,

« Brouillée avec le réel qui est abominable, elle bâtit des palais dans le rêve, elle enfourche des chimères ; elle n'aime ni le lieu où elle est, ni l'objet qui est sous sa main, ni la destinée qui est la sienne ; elle jette son anneau à l'inconnu ; ses désirs sont des vols d'hirondelles qui s'en vont vers les cieux lointains.

« Elle tend à s'échapper elle-même. »

L'impression de monotonie qui vient du manque de mouvement, du silence, des horizons trop familiers des petites cités, joue un grand rôle, elle aussi, dans cette synthèse de pathologie sentimentale. Rodenbach (*op. cit.* p. 2) nous a trop bien décrit « cet horizon de tuiles et de clochers, ce mélancolique horizon de ville de province, au-dessus duquel s'en vont de calmes fumées » pour que nous n'en gardions pas au cœur l'inoubliable navrance.

Selon la remarque de M. Georges Palante (*Combat pour l'individu*. p. 34),

« La psychologie de la petite ville a été souvent faite. Les moralistes et les romanciers se sont complus à rendre les tons de grisaille de ces petits milieux sociaux, inertes et stagnants, semblables à cet étang de corassins dont parle la petite Bolette dans *La Dame de la Mer* et où elle voit l'image de son existence captive et décolorée. »

L'oisiveté enfin, inséparable d'une existence iso-

lée — ou remplacée, ce qui est pire, par cette série de petits actes automatiques accomplis sans plaisir qui constitue la trame des vies uniformes et médiocres (1) — au lieu de l'activité constante, de la fièvre d'occupations des centres, est une des grandes sources de l'ennui provincial, surtout combinée à la monotonie. Flaubert nous en a laissé une évocation désespérante :

... « Ils vivaient dans cet ennui de la campagne, si lourd quand le ciel blanc caresse de sa monotonie un cœur sans espoir. On écoute le pas d'un homme en sabots qui longe le mur, ou les gouttes de pluie tomber du toit par terre. De temps à autre, une feuille morte vient frôler la vitre, puis tournoie, s'en va. Des glas indistincts sont apportés par le vent ; au fond de l'étable une vache mugit.

« Ils baillaient l'un devant l'autre, consultaient le calendrier, regardaient la pendule, attendaient les repas, et l'horizon était toujours le même : des champs en face, à droite l'église, à gauche un rideau de peupliers ; leurs cimes se balançaient dans la brume perpétuellement, d'un air lamentable. » (*Bouvard et Pécuchet* : VII).

M. Emile Tardieu (*op. cit.*) nous donne une explication fort pertinente de *l'ennui au village* :

« Les saisons, les journées, les heures se ressemblent, défilent processionnellement, enveloppées d'un même voile gris. Dans la grande ville où va le rêve, les saisons ne sont pas seulement représentées par des phénomènes météorolo-

(1) Cf. Cl. Anet : *Petite Ville* (p. 152) : « Il passait des journées à la fois vides et occupées. Le temps s'usait dans la répétition méthodique de très petites choses, toujours les mêmes. »

giques, des transformations prévues dans la coloration du ciel et l'aspect des arbres ; chacune d'elles a une physionomie reconnaissable, ornementée de traits particuliers : cycle des théâtres et des spectacles modes nouvelles, étalages changeants des magasins, cérémonies mondaines, expositions, etc., etc. La journée est un panorama tournant, diversifié et bigarré à plaisir ; elle a ses acteurs désignés qui paradent à des endroits convenus ; chaque heure produit son événement... Mais le village, ou la petite ville, d'un bout à l'autre de l'année dort son sommeil que rien ne trouble, se recroqueville dans un ennui uniforme qui pèse du même poids sur les quatre saisons. »

Il faudrait peut-être ajouter aux causes de cet ennui de la campagne, d'abord le manque de confortable de la plupart des intérieurs villageois, ces murs ternes, froids et nus, ces rideaux d'un blanc pâle aux fenêtres des chambres désertes, ces pièces vides ou sommairement meublées : ensuite l'aspect inhospitalier des champs nivellés par une agriculture exclusive, qui ne laisse sur de vastes étendues subsister aucun groupe d'arbres : cette impression est surtout sensible lorsque les récoltes faites laissent la terre dépouillée, particulièrement par ces jours de fin d'hiver où les chemins sont noyés, où les nuages courent sur le ciel, ne laissant glisser que de rares éclaircies d'un très pâle soleil (Cf. *A. T.* p. 21).

Il est évident que les deux « bonshommes » de Flaubert souffraient aussi de tout cela, sans s'en rendre bien clairement compte d'ailleurs, puisqu'ils pen-

saient qu'il leur eut suffi pour y échapper, de changer d'horizon.

Grande, certes, était leur erreur : il ne faudrait pas croire que les plus impitoyablement voués au mal de la province sont ceux qui n'ont jamais quitté leur petite ville natale : au contraire leur tristesse, avec le temps se nuance de douceur, se change en douce mélancolie (Amiel, Tellier, etc.)

Non, les vrais martyrs de la torpeur provinciale sont ceux, au contraire, dont les nécessités économiques modernes ont fait de la vie un déplacement continuel (Cf. *A. T.* p. 22) M. Foulon de Vaulx a eu une très heureuse intuition en faisant du héros de *Madame de Lauragais* un fonctionnaire. A travers ses exils successifs, il éprouve les mêmes tristesses, il rencontre les mêmes laideurs :

« Comme les maisons, les âmes de province se ressemblaient de ville en ville. Chaque ville avait son église, son café du Commerce et son Hôtel de l'Europe (p. 22). »

La monotonie provinciale est non seulement inhérente à chaque ville : elle se retrouve d'un lieu à un autre, et le malaise de la nouveauté s'y ajoute cependant, mais tout juste assez pour troubler les habitudes, sans donner le charme de l'original et de l'imprévu. Avec ces similitudes qui sont comme des recommencements dans l'étendue, et cette souffrance de l'inconnu, nous touchons déjà au *Mal de l'Au-delà*. N'allons pas plus loin de ce côté : mais envisageons un aspect plus spécial du Mal de la

Province où nous retrouvons, aggravés d'ailleurs, les causes de souffrance déjà signalées : monotonie, oisiveté et dérangement des habitudes quotidiennes : ce sera le *Mal du Dimanche*.

---

## Le Mal du Dimanche

Il serait oiseux d'essayer de définir la mélancolie du dimanche. Laissons d'abord la parole aux poètes. Voici un poème de Rodenbach et une page de M. Foulon de Vaulx qui nous dispensent de toute description :

*Morne l'après-midi des dimanches l'hiver,*
*Dans l'assoupissement des villes de province,*
*Où quelque girouette inconsolable grince,*
*Seule, au sommet des toits, comme un oiseau de fer !*

*Il flotte dans le vent on ne sait quelle angoissse !* (1)
*De très rares passants s'en vont sur les trottoirs :*
*Prêtres, femme du peuple en grands capuchons noirs,*
*Béguines revenant des saluts de paroisse.*

*Des visages de femme ennuyés sont collés* (2)
*Aux carreaux contemplant le vide et le silence...*
*Et quelques maigres fleurs, dans une somnolence,*
*Achèvent de mourir sur les chassis voilés.*

(1) Cf. M. Foulon de Vaulx (citat. suivante).

(2) Cf. *A. T.*, p. 22.

*Et par l'écartement des rideaux des fenêtres,*
*Dans les salons des grands hôtels patriciens*
*On peut voir sur les fonds des Gobelins anciens*
*Dans de vieux cadres d'or les portraits des ancêtres,*

*En fraises de dentelles, en pourpoint de velours,*
*Avec leur blason peint dans un coin de la toile,*
*Ils regardent au loin s'allumer une étoile*
*Et la ville dormir dans des silences lourds.*

*Et tous ces vieux hôtels sont vides et sont ternes ;*
*Le Moyen-Age mort se réfugie en eux !*
*C'est ainsi que le soir, le soleil lumineux*
*Se réfugie aussi dans les tristes lanternes.*

*O lanternes gardant le souvenir du feu* (1)
*Le souvenir de la lumière disparue,*
*Si tristes dans le vide et le deuil de la rue*
*Qu'elles semblent brûler pour le convoi d'un Dieu.*

*Et voici que soudain les cloches agitées*
*Ebranlent le Beffroi debout dans son orgueil*
*Et leurs sons, lourds d'airain, sur la ville au cercueil*
*Descendent lentement comme des pelletées.*

(La Jeunesse Blanche).

« L'après-midi était chaude. Pas une brise. Infatigables, les cloches des vêpres égrenaient lentement leur monotonie aérienne par la ville, dont elles semblaient bercer la torpeur dominicale.

Toutes les boutiques étaient closes. La vie était suspendue. Assoupies, engourdies, les rues désertes s'imageaient de loin en loin d'une capeline noire ou d'un tartan : quelques dévotes se rendant à l'église. (Cf. Rodenbach.)

(1) Cf. Nostalgie de la lumière.

Mélancolie poignante des dimanches de province! Dans l'atmosphère, une angoisse est dissoute, qui pèse sur vous, vous prend, vous mord, vous anémie. René la ressentait particulièrement, mais sa vie était si vide et si morne qu'il lui semblait que c'était tous les jours dimanche.

La tête basse, il rasait le long des murs, sans rien voir. Ses yeux, machinalement, étaient rivés à terre. Et il songeait que de même que les pierres qui dallaient la chaussée étaient toutes pareilles entre elles, ainsi se ressemblaient les âmes dont sa province était pavée ». (*La Sœur Aînée*, p. 151.)

Pour plusieurs poètes, cette torpeur dominicale est une véritable obsession : le mot revient sans cesse dans les vers de Rodenbach, de M. Mæterlinck, de M. Foulon de Vaulx : chez ce dernier particulièrement.

*C'est la fin du dimanche et la fin de l'année.*

*Et j'ai peur, et c'est la province, et c'est dimanche.*

Il a même, dans *Le Veuvage* (p. 55) une notation désolée qui tourne à l'affolement. (Nous aurions pu la citer au Mal du Crépuscule. Nous l'avons réservée pour ce chapitre).

« C'est une journée grise : une de ces journées de dimanche où la tristesse vous traque, vous mord, vous larde comme la brume inexorable qui coule menu sur vous. Une angoisse est dissoute dans l'atmosphère spongieuse. On a mal, on a froid, on a peur. La mélancolie étend sa contagion sur les choses. Partout le deuil et le désenchantement. La brume règne depuis le matin ; l'après-midi n'a été qu'un

crépuscule. Agonie du jour, agonie de l'année, agonie des couleurs, agonie du courage et de l'énergie : elles se confondent et s'unissent dans un commun marasme. On pense à la mort : à celle des êtres qu'on a perdus ; à celle des êtres qui vous restent encore ; à la sienne aussi. Les idées se voilent de crêpe. La pensée s'ourle de deuil. On est désolé. On ne peut ni lire, ni écrire. Impossible de s'occuper. Regrets du passé, dégoût du présent, crainte de l'avenir : tout cela se choque confusément en vous, vous ôte l'envie de l'effort, vous anémie. Et quand la tristesse du dimanche vient s'ajouter à la tristesse de ces journées, ce serait à mourir là de consomption, de vague à l'âme, de misère et d'ennui. »

Nous sommes loin de la douce mélancolie qui faisait dire à Sainte-Beuve :

*Le Dimanche est pour nous le jour du souvenir.*

Heureusement, des navrances si aiguës sont rares; l'impression dominante du dimanche est ordinairement celle d'une inerte monotonie, d'une oisiveté ennuyée, d'une banalité vulgaire ou d'une tristesse vaguement liturgique.

*Bouvard et Pécuchet* débute par une impression de dimanche stupéfié de chaleur et de paresse :

« Tout semblait engourdi par le désœuvrement du dimanche et la tristesse des jours d'été... »

Les dimanches de *Madame Bovary* sont tout aussi mornes :

« Comme elle était triste, le dimanche, quand on sonnait les vêpres ! Elle écoutait, dans un hébètement attentif, tinter

un à un les coups fêlés de la cloche. Quelque chat sur les toits marchait lentement, bombant son dos au soleil. Le vent, sur la grande route, soufflait des traînées de poussières. Au loin, parfois, un chien hurlait ; et la cloche à temps égaux continuait sa sonnerie monotone, qui se perdait dans la campagne. »

(Ire P. : IX)

Nous trouvons dans un récent recueil de M. E. Deverin : « *Le Passant qui regarde* », un *Dimanche sur les quais* où s'évoquent les plaisirs faciles, les lentes promenades des gens habillés de neuf qui *profitent* de ce jour de repos.

*Jour terne, jour égal, jour des petites gens,*
*Jour de profond ennui et de blancheurs banales,*

a dit aussi un poète.

La plupart d'entre eux trouvent le dimanche triste. M. Francis Jammes, dans le « *Roman du Lièvre* », parle de « la triste paix du jour dominical ».

*Ce fut un triste et long dimanche des Rameaux,*

dit Charles Guérin dans sa *Lettre à Jammes*.

*L'après-midi sera triste comme un dimanche,*

a dit un autre poète (1).

Et il nous faudrait citer encore les délicieux « dimanches » dont s'émaille l'œuvre douloureuse de Jules Laforgue.

(1) George Gaudion : *Des petits Pas...* (p. 35.)

Même si le jour est clair, le dimanche laisse un arrière-goût de tristesse; (Cf. A. T., p. 16) et si exceptionnellement il est gai, il laissera en retour l'impression accablante de *lendemain de fête*.

« L'ennui du dimanche, dit M. Tardieu (*L'Ennui*, p. 241 : *L'En. du Dim.*) procède de la rupture des habitudes de la semaine, et de la recherche consciencieuse d'une joie qui soit notre « plaisir du dimanche ».

Le dimanche, qui rompt l'automatisme de nos travaux accoutumés, fait de nous des êtres désorientés, désemparés; il s'annonce comme une journée sans programme, où nos pensées sortant de leurs voies ordinaires prendront des directions imprévues; dès les premiers rayons de ce jour se trahit dans nos mouvements une inquiétude gauche d'animal débridé qui flaire le vent, qui hésite sur sa route.

La semaine appartient à des obligations déterminées; on marche dans le rang, on est calé par des brancards. Le dimanche nous met en liberté et pose dans notre esprit le problème du bonheur; il nous contraint à lever la tête; on se regarde plus longtemps dans son miroir; on pousse une pointe vers les réflexions philosophiques et les idées générales.

L'idée du bonheur, l'idée de fête, retournée de cent façons, voilà la matière de l'ennui du dimanche. La foule de ce jour est curieuse à regarder : navrante ou bien réjouissante. Il y a un joli moment, celui des projets, des départs, des ombrelles qui s'ouvrent, des cannes agitées; mais il s'agit d'atteindre cette joie qu'on poursuit, que beaucoup vont chercher au plus près, dans les cabarets; d'autres, après avoir forgé laborieusement des plans compliqués, laissent tout tomber et font apparaître simplement leur désœuvrement mortel, un lugubre ennui. Songez maintenant aux altercations, aux querelles qui éclatent de toutes parts et qui viennent du dépit de ne point s'amuser !...

Le soir du dimanche apporte avec lui sa délivrance : nous voilà quittes de nos pensées de fête et de notre air emprunté. Nous avons refait une fois de plus des songes de bonheur partis en fumée ; les rêveurs ont remué leurs souvenirs ; le défilé des heureux, ou de ceux qu'on croit tels, a troublé les cœurs tristes et les envieux : c'est pour tous un soulagement que la fin de cettte journée vide.

Que faut-il faire pour parer à l'ennui du dimanche ? Il n'est qu'à ne point vouloir transformer ce jour, coûte que coûte, en jour de plaisir. Demeurons nous-mêmes ; ne sortons point trop de nos habitudes ; ignorons que c'est dimanche ; laissons les imprudents courir à la découverte instantanée du bonheur, et usons de ce jour de fête comme d'une musique lointaine qui berce vaguement nos pensées. »

Il est évident que ce qui contribue le plus à jeter cette note de gravité et de malaise sur le Dimanche, c'est le son des cloches, seul bruit qu'on entend en province, les cloches dont les sons tombent sur les vieilles villes silencieuses en carillons violents ou funèbres et qui, une fois tus, rendent le silence encore plus pénible.

Deux écrivains ont eu la même expression : « ville en proie aux cloches » pour évoquer la tristesse de leur ville natale.

Mais l'obsession des cloches, comme celle des chants liturgiques, qui contribuent également à provoquer la mélancolie du dimanche, trouveront mieux leur place au chapitre suivant.

D'ailleurs si la mélancolie du dimanche représente le mal de la province à l'état de prostration, il en est un autre aspect qui va nous le faire connaître à l'état aigü : c'est *le Mal des Voyages*.

## Le Mal des Voyages

Nous avions bien raison, dès notre *Introduction*, de définir le Mal de la Province une « nostalgie retournée ». Sa manifestation la plus active, le désir des voyages, va nous permettre de confirmer cette notion. Nous avions déjà été frappés de l'analogie de notre psychose avec certains côtés du « spleen ». Or voici, que le Dr Constan nous déclare dans l'article « Nostalgie », de la *Grande Encyclopédie*, que « les Anglais sujets au spleen en leur pays, sont en revanche peu nostalgiques au dehors ». De là, sans doute cette humeur vagabonde qui en a fait des touristes insatiables. De là, aussi, ces désirs de voyage qu'ont chanté quelques-uns de ceux qui n'ont pu leur donner satisfaction et quelques-uns de ceux qui, malgré leurs expéditions coloniales, et leurs longues croisières, malgré d'incessants départs, comme Loti, sont restés inassouvis pour n'avoir jamais trouvé les contrées de leur rêve et pour s'être lassés de trop de terres parcourues. Musset (*Confession...* : V : 1) parle de « ce sentiment d'une grandeur étrange qui s'empare du cœur à la veille des longs voyages, vertige secret et inexplicable qui tient à la fois des espérances du pélerinage et des terreurs de l'exil. »

Voici quelques années, un jeune poète, M. Jean Mariel, a publié sous le titre *Parfums* un recueil de

poèmes où se trouvent plusieurs belles strophes sur le désir des voyages.

*J'emporte en moi la hantise de trop d'*ailleurs
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
*Il suffit d'un parfum, d'un mot, d'un paysage,*
*Evocateur soudain de larges horizons,*
*Pour transformer mon sort paisible en esclavage,*
*Et faire du pays natal une prison.*
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
*Quel sortilège a mis en moi cette âme errante,*
*Quel éden pressenti vers l'au-delà des mers ?*
*O voyage, quels dieux ou quel chant clair d'amante*
*Sauront à tout jamais rompre ton charme amer ?*

(Ailleurs).

*O voyageurs, ardente et troublée est votre âme,*
*Comme l'âme des amoureux ;*
*De même que leur cœur au nom cher d'une femme,*
*Votre cœur vibre à certains noms prestigieux*
*De pays adorés ainsi que des maîtresses,*
*Et le regret de trop d'adieux*
*Voile vos souvenirs d'une même tristesse.*
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
*Aussi passerez-vous à jamais nostalgiques ;*
*Vos désirs sans répit reprenant leur essor,*
*Restent pareils à ces énervantes musiques,*
*Qui s'en vont poursuivant d'impossibles accords...*
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

(Voyages).

Nietzsche aussi fut en proie à la *nostalgie des voyages*, nous le signalions déjà dans *N. D.* :

« Ainsi que tous les malades, il aspire au changement ; à l'idée de voir toujours les mêmes horizons et de recommencer les mêmes allées et venues, il éprouve une impression de resserrement, d'atroce mélancolie. Les pays inconnus le fascinent :

« J'ai trop longtemps langui et regardé dans le lointain ». (*Op. cit.*, p. 115).

« Je n'aime que..... la terre inconnue parmi les mers lointaines. Je n'ai trouvé de patrie nulle part. » (*Op. cit.*, p. 215). »

Rodenbach, lui aussi, a entendu « l'appel des horizons ». Mais chez lui ce désir semble déçu d'avance, c'est presque le Mal de l'Au-Delà :

*Les Midis, d'un vaste or fluide, le soir mauve,*
*L'aube, tout ce qui passe et part incessamment,*
*Vient tenter l'âme en songe et qui se croyait sauve*
*Derrière le cristal de son renoncement.*

*Ah! les vitres, toujours reprises par la vie,*
*Qui réflétant la vaine ivresse du départ,*
*Sont complices du ciel en marche qui convie*
*Comme s'il y avait du bonheur autre part.*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Mon cœur s'est affligé du départ des nuages.*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Moi je vis comme un arbre et me sens monotone,*
*Ah! se quitter, enfin, soi-même en voyageant.*

(La Tentation des Nuages).

Mais, en fait, ce souhait du poète est très platonique, comme tous ceux des abouliques qui rêvent l'action, mais ne sauraient agir, d'autant plus que

ce rêve est toujours plus ou moins illusoire. Rodenbach est de ces

*Solitaires de qui la jeunesse rêva*
*Un départ fabuleux vers quelque ville immense*
*Dont le songe à présent sur l'eau pâle s'en va,*
*L'eau pâle qui s'allonge en chemin de silence.*

Plusieurs autres poètes, M. Henri de Régnier entre autres, ont encore chanté les voyages et leur passion toujours insatisfaite.

M. Jean Richepin, dans *Mes Paradis*, s'écrie :

*Passager toujours prêt à reprendre passage*
*Sur le premier bâteau cinglant vers l'horizon,*
*Souvent je me demande à quand la guérison*
*De ce mal que ne calme aucun atterrissage.*

Et M. Maurice Magre dit d'un convoi de chemin de fer qui traverse la campagne :

*Et l'homme qui t'a vu trouve son champ plus noir ;*
*Des pensers inconnus montent des labourages,*
*Et, comme un grand oiseau qui passe dans le soir,*
*Il sent la nostalgie immense des voyages.*

Ce besoin général d'exode s'explique aisément chez les personnes dont la sensibilité a été émoussée par une cause de monotonie quelconque. Il suffit souvent, dans une salle d'hôpital, de changer un malade de lit pour qu'il se trouve mieux étant ailleurs : leur soif d'action, souvent irréalisable,

n'est pour beaucoup de personnes qu'un ardent essor vers des sensations nouvelles.

« Ce cri désespéré vers du « nouveau », dit M. Nordau, au sujet du *Voyage* de Baudelaire, est la plainte naturelle d'un cerveau qui aspire au sentiment de plaisir du fonctionnement et réclame avidement une excitation que ses nerfs sensoriels ne peuvent lui donner. »

Et ceci, à son tour, nous explique pourquoi les romantiques auraient voulu se fuir eux-mêmes à tout prix, s'oublier et vivre à la fois, les mœurs passées et lointaines.

M. Paul Bourget, dans ses *Essais de Psychologie contemporaine*, a déjà noté la propension des romantiques à l'« exotisme » ou « manie du décor lointain » : « Ces fantaisies de la plus bizarre archéologie ne manifestent que la fuite et la haine du monde moderne et contemporain ». Huysmans, parlant de la « nostalgie des au-delà » chez Zola, remarque que de là procède son élan « vers un amour panthéiforme et luxuriant » et il ajoute que « le besoin de fuir la réalité actuelle est au fond la poésie même. » (*A Rebours*, p. 243). Nous avons d'ailleurs noté dans *N. D.* une disposition d'esprit analogue.

Jusqu'à quel point est-elle efficace ?

Hélas ! elle est le plus souvent vaine : le malade s'imagine qu'il sera mieux, il ne sait où, ailleurs, dans une grande ville ou sous un climat serein. Il s'étonne d'avoir emporté sa tristesse avec lui et de l'éprouver encore au milieu de l'agitation des grands

centres. Cela semble paradoxal : mais on peut éprouver le Mal de la Province même dans une capitale : seulement, par une transition délicate, il se transforme dès lors en Mal de l'Au-Delà, à mesure que le lieu où l'on souhaiterait se trouver devient plus vague et plus irréel.

« La province est partout », s'écrie le héros de *l'Art en Exil* (p. 217).

Et Frédéric Amiel nous dit mélancoliquement :

« La Province, c'est tout ce qui n'est pas la patrie de l'âme, tout lieu où le cœur se sent étranger et inassouvi, inquiet et altéré. Hélas ! à le bien prendre ce lieu, c'est la terre... cette souffrance, c'est la nostalgie universelle. » (*Journal*, p. 39).

Certes, on est tenté par des villes ou des pays à noms sonores, où « l'imagination fournit des étapes forcées », mais, en définitive, on n'est bien nulle part. Jamais les choses ne sont à la hauteur de la conception qu'on s'en est formée. On a déjà eu mille déceptions de ce chef. Mais le voyage, en lui-même, avec ses contingences, en est une fort sensible, et l'ennui y est plus profond encore que dans la vie ordinaire. Flaubert — dont Maxime du Camp, dans ses *Souvenirs Littéraires*, rapporte une phrase de sa première œuvre *Novembre* où perce déjà son désir de voyages — en a donné dans l'*Education sentimentale* une évocation inoubliable :

« Il voyagea, il connut la mélancolie des paquebots, les

froids réveils sous la tente, l'étourdissement des paysages et des ruines, l'amertume des sympathies interrompues. »

Dès lors « le voyage est un leurre (1) »: il n'existe pas d'édens, ni de cités prestigieuses : autant rester chez soi, au risque de se laisser consumer par la nostalgie de l'irréel :

*Sois toi-même en restant dans ta maison fermée,*
*Au lieu de devenir un autre à chaque adieu.*
*Bonheur subtil d'orner en soi sa destinée*
*D'un voyage impossible et qui n'aura pas lieu.*

(La Tentation des Nuages).

M. Richepin nous dit aussi :

*Là-bas, au lointain vague où l'eau rejoint la nue,*
*Quels mondes on découvre en restant sur le quai!*

Et Zarathustra nous avait déjà fait son aveu désolé :

« Je n'aime que la terre inconnue parmi les mers lointaines... » « Je n'ai trouvé de patrie nulle part », ajoute-t-il.

Certain dicton ironique veut que la patrie soit « l'endroit où l'on est bien ».

(1) *Partir, c'est mourir un peu,*
*C'est mourir à ce qu'on aime,*
*On laisse un peu de soi-même*
*En toute heure et dans tout lieu :*
*C'est son âme que l'on sème.*

avait déjà dit un doux éligiaque.

Certes, ce proverbe — comme la plupart des autres proverbes d'ailleurs, qui ne sont, le plus souvent, que d'adroits sophismes consacrés par la grossièreté du sens commun (1) — se prête à une double interprétation. Mais quelle que soit celle que nous adopterons, elle sera peu satisfaisante. S'il veut dire qu'on se trouve toujours bien là où l'on est né, comment expliquer le Mal de la Province? Et s'il veut dire que c'est l'endroit où l'on se trouve bien qui est la vraie patrie, nous ne pouvons nous empêcher de faire cette constatation attristante que beaucoup n'ont, comme le Zarathustra Nietzschéen réussi à trouver leur patrie — nulle part.

(1) Cf. Payot. *Op. cit.*

---

## CHAPITRE III

# LE MAL DE L'AU-DELÀ

« Ne se sentir plus de *patrie nulle part* », telle est bien la caractéristique du *Mal de l'Au-delà*. Celui qui n'est en proie qu'au *Mal de la Province* a l'impression d'être exilé d'une patrie d'élection à laquelle il aspire. Celui qui est voué au *Mal de l'Au-delà*, n'espère le bonheur ou la paix d'aucun événement ni d'aucun lieu terrestre. « La terre promise, c'est celle où l'on n'est pas », déclare Amiel, avec une mélancolique clairvoyance.

Nous avons déjà dit qu'une transition, assez subtile, entre ces deux états a été notée par M. P. Loti, dans *Ramuntcho*, sous le nom de *Nostalgie des ailleurs*. Par ces tendances actives, cette nostalgie relèverait plutôt du *Mal de la Province*, mais par son coté subjectif, par sa coloration sentimentale (telle que

l'auteur l'a décrite), il caractériserait plutôt le *Mal de l'Au-delà*.

Voici d'ailleurs comment l'expose M. Loti :

« Pour regarder passer, très loin au-dessous de lui, un char à bœufs il s'arrêta un instant, pensif. Le bouvier, qui menait le lent attelage, chantait aussi ; par un sentier rocailleux et mauvais cela descendait dans un ravin baigné d'une ombre déjà nocturne.

Et bientôt cela disparut à un tournant, masqué tout à coup par des arbres, et comme évanoui dans un gouffre. Alors Ramuntcho sentit l'étreinte d'une mélancolie subite, inexpliquée comme la plupart de ses impressions complexes...

Pourquoi ?... qu'est-ce que cela pouvait lui faire, ce chariot, ce bouvier chanteur qu'il ne connaissait même pas ?... Evidemment rien .. Cependant, de les avoir vus ainsi disparaître pour aller se gîter, comme sans doute chaque nuit (1), en quelque métairie isolée dans un bas-fond, la compréhension lui était venue, plus exacte, de ces humbles existences de paysans, attachés à la terre et au champ natal, de ces vies humaines aussi dépourvues de joie que celle des bêtes de labour, mais avec des déclins plus prolongés et plus lamentables.

Et, en même temps, dans son esprit avait passé l'intuitive inquiétude des *ailleurs*, des mille choses *autres* que l'on peut voir ou faire en ce monde et dont on peut jouir (2) ; un chaos de demi-pensées troublantes, de ressouvenirs ataviques et de fantômes venaient furtivement de s'indiquer aux tréfonds de son âme d'enfant sauvage... »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

En lui, le chaos des choses *autres*, des *ailleurs* lumineux,

(1) Impression de monotonie, de *quotidienneté*.

(2) Convoitise romantique, insatiable d'impressions.

des splendeurs (1) ou des épouvantes étrangères à sa propre vie, s'agitait confusément, cherchait à se démêler... Mais non, tout cela, qui était l'insaisissable et l'incompréhensible, restait sans lien, sans suite et sans forme, dans des ténèbres. » (p. 5-6-7).

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

[En attendant une complainte].

« ... Alors Ramuntcho, qui l'avait chantée la veille dans le crépuscule d'automne, revoit le ciel enténébré d'hier, les nuées pleines de pluie, le char à bœufs descendant tout en bas, dans un vallon mélancolique et fermé, vers une métairie solitaire... Et subitement l'angoisse inexpliquée lui revient, la même qu'il avait déjà eue ; l'inquiétude de vivre et de passer ainsi, toujours dans ces mêmes villages, sous l'oppression de ces mêmes montagnes : la notion et le confus désir des *ailleurs* ; le trouble des inconnaissables lointains... ses yeux, devenus atones et fixes regardent en dedans ; pour, quelques étranges minutes, il se sent exilé, sans comprendre de quelle patrie, déshérité, sans savoir de quoi, triste jusqu'au fond de l'âme. . » (p. 53.)

Tels doivent bien être, en effet, dans une mentalité d'adolescent les prodromes de la nostalgie de l'inconnu. Ces aspirations vagues, ces inquiétudes, qui font qu'on n'est bien nulle part et qui rappellent les inquiétudes de l'amour naissant, à ce même âge de la vie, constituent une prédisposition redoutable. Chez beaucoup, heureusement, ces tendances n'évoluent pas et même s'atrophient à la longue : chez ceux qui sont bien armés pour la lutte sentimentale, la vie active, avec ses continuelles exigences prati-

(1) Cf. Nostalgie lumineuse, obsession de lumière lointaine.

ques, les détruit peu à peu, ou plutôt les submerge sous un flot de préoccupations plus urgentes, comme elle fait pour tant d'autres états de rêverie dont cet âge est fécond, ne laissant plus flotter d'eux au grand jour de la conscience que le subtil regret attaché aux choses révolues par une mélancolie poétique.

Mais ceux, en revanche, dont la sensibilité, loin de se modérer et de s'aguerrir, s'exalte avec les années et les malheurs, ceux qui portent au front la triste étoile d'une prédestination romantique à la maladie de l'idéal, deviennent les martyrs d'une insatisfaction continuelle. Nous avons vu, au chapitre précédent le besoin impérieux de changement, l'horreur de la monotonie qui agite les victimes de l'ennui provincial, toujours en quête d'impressions nouvelles et toujours disposées à de nouveaux départs. Que va devenir cette disposition d'âme chez ceux qui, pour l'avoir été déjà tant de fois dans leur aspiration, se trouvent déçus d'avance, qui n'attendent aucune nouveauté ni de la médiocrité de leur vie quotidienne, ni des voyages les plus lointains? Leur désir incoercible va s'extérioriser, et, déçus pour eux-mêmes de tout changement, ils vont se complaire, malgré qu'ils en souffrent encore, dans le spectacle des choses en fuite, de tout ce qui évoque l'idée de départ : les convois de chemins de fer, ou seulement leurs longs rails parallèles, les eaux courantes, les grandes routes droites et mélancoliques, avec leurs rangées d'arbres, les

nuages chassés par le vent, les fumées montant vers le ciel, — tout ce qui évoque un *là-bas*, tout ce qui symbolise le désir de s'échapper à soi-même, la diffusion impersonnelle dans l'infini.

Rodenbach nous avait déjà exalté :

« ... *Tout ce qui passe et part incessamment* ».

Il nous avait parlé aussi de : « ... ces horizons de villes de province au-dessus desquels *s'en vont* de calmes fumées ».

Et par un contraste — que nous retrouverons souvent dans les goûts de nos malades, chez qui les mêmes objets sont causes, tantôt de tristesse, tantôt de joie (1), pôles extrêmes entre lesquels s'agite sans cesse leur sensibilité exaltée, — il nous a dit aussi :

« *Mon cœur s'est affligé du départ des nuages* ».

D'analoges impressions sont aussi assez abondantes chez M. Verhaeren :

« *L'homme du soir de la fatigue*
« *A regardé s'illimiter la mer...* »

« *Sur des fleuves partis vers des lointains sans bornes* ».

nous disait-il plus haut.

1 Nous les avons vus tantôt désolés de monotonie, tantôt apeurés de changement. Ne nous en étonnons pas : leur sensibilité est instable, illogique : elle justifie bien par ses écarts, l'expression d'« *impérialisme irrationnel* », que M. E. Sellières emploie pour qualifier la conception romantique.

Et enfin :

« *Les routes s'enfonçaient dans le soir, infinies.* »

(Les Flamandes.)

« *Les ornières s'en vont vers un horizon mort.* »

(Les Soirs.)

Nietzsche, aussi, parle toujours des « longs crépuscules ». C'est avec raison que M. Nordau remarque qu'il « voit le monde grand, éloigné, profond (1), et » que « les mots qui expriment ces notions se répètent à chaque page » (*O. c.* T. II, p. 396). On pourrait restituer pour nos psychopathes la belle et pittoresque image qu'a créée Rodenbach pour les malades qui regardent leurs mains anémiées : « ils voient leur mal se prolongeant hors d'eux-mêmes » — dans la monotonie des choses enfuies vers l'infini.

Ceci nous explique les goûts étranges que M. R. de Miranda nous signalait (*Gallia* : 1901, p. 277 : *Les Décadents*) chez certains artistes :

« Ils gagnaient de hautains cénacles situés en ces quartiers solitaires aux vieilles maisons de silence ou bien en ces quartiers voisins des gares (2) où les plaintes éperdues des locomotives en fuite à l'infini et les lentes fumées éparses dans le ciel faisaient une atmosphère de détresse et de désolation à leurs âmes nostalgiques. »

(1) Cf. Vision déformante du monde. (*Voir plus loin.*)

(2) Cf. V. cit. de Mirbeau.

Décidément M. Nordau avait raison de stigmatiser encore chez les « dégénérés »

« tout ce qui ouvre des perspectives immenses sur l'inconnu crépusculaire et permet à l'esprit un vagabondage de rêve dans les hors-du-temps et dans les pays fabuleux. » (*Op. cit.* T. I. p. 139).

Ces quelques constatations nous font déjà pressentir la vision faussée du monde et l'amour des choses lointaines que nous retrouverons plus loin. D'ailleurs, ces aspects de choses en fuite, allongées, et monotones ne sont qu'un cas spécial de cette uniformité, de ce vide, de ces recommencements incessants, que nos malades appréhendent — tout en les recherchant comme un danger fascinateur — dans ce qui les entoure.



Si le propre du vrai décadent, au dire de Nietzsche lui-même (N. *D.* p. 7) consiste dans le fait de rechercher ce qu'il redoute et ce qui lui nuit, nous en avons ici une confirmation éclatante, car ces choses en fuite, aimées de nos sujets, sont une des circonstances déterminantes — et non des moindres — des accès de leur psychose.

Ce ne sont pas d'ailleurs les seules, — loin de là, car elles sont d'autant plus variées et fréquentes qu'elles ne servent que d'*occasion*. Citons-en cependant quelques-unes.

Il y a d'abord l'influence de certaines saisons et de certaines heures : l'hiver est la saison de prédilection pour la nostalgie de l'inconnu, avec ses influences morbides, sa nature inhospitalière, ses brumes, ses pâles couchants dont la lumière déclinante semble vouloir abandonner le monde : et le soir est le moment de la journée où les accès sont le plus vifs (ombre grandissante, fatigue, déclin thermique et dynamogénique). Parmi les âges de la vie, ce sont l'adolescence et la première jeunesse qui sont le plus atteintes, comme nous l'avons déjà vu, surtout si les inquiétudes chroniques, les réticences devant les plaisirs des autres, l'exaltation mentale et les aspirations mystiques qui en résultent, y ajoutent leur grave propension morale.

La tristesse de certains sites particulièrement laids, inhospitaliers, indigents, agira presque chez certains, avec la même soudaineté et la même violence qu'un coup de gong aux oreilles d'un hystérique.

Nous disions dans *N.-D.* :

« Elle est suscitée particulièrement par la monotonie des plaines, par les paysages du nord, industriels et gris, surtout par les sites de banlieue des grandes villes, avec leurs usines fuligineuses d'où s'échappent les sifflets éperdus et rauques des machines, avec leurs terrains vagues où l'herbe même ne peut croître parmi les décombres, leur incohérence d'échoppes et de maisons miséreuses où s'entassent de maladives humanités. » (p. 16)

Tous les aspects ayant en eux quelque chose

d'imparfait, d'inachevé, manifestant l'abandon ou le provisoire, y prédisposeront. Telles seront de mornes usines enfumées ou des ateliers aux murs blafards, des tas de charbon ou de futailles dans une gare ou sur le pont d'un bateau, — quoiqu'ici se glisse la complication d'un *départ* évoqué. Une autre complication se produira si le jour est gris et que sa lumière tamisée détaille mieux les laideurs des choses. Cependant nous verrons plus loin le même effet produit par la grande lumière qui annihile les formes de chaque objet particulier.

C'est encore d'une complication analogue que résulte l'impression attristante produite par les paysages de banlieue : à l'incohérence extérieure des choses s'ajoute l'idée des existences médiocres qui les peuplent. Rodenbach connaissait bien cette douloureuse impression : à deux reprises dans *L'Art en exil* il nous évoque un « paysage de banlieue lamentable » (p. 6) ou des « quartiers d'usure et de délabrement » (p. 200), et dans ses poèmes de pareilles notations abondent :

« *A travers la banlieue isolée et malsaine...*
*Nous marchions vers les champs comme des orphelins...*
*Quelques orgues pleuraient au loin dans les auberges...* »
(La Promenade).

L'exiguïté des lieux qu'on habite est aussi la cause de bien des tristesses d'au-delà. Plusieurs auteurs insistent sur la petitesse des logis, villes, pays, décrits comme particulièrement attristants.

On s'y sent comme prisonnier et dès lors l'âme s'évade vers des dehors inconnus : car plus les choses présentes et prochaines sont mesquines et plus le monde extérieur paraît prestigieux. C'est pour cela que dans les villes on y est plus sujet, comme nous le verrons : le manque d'horizon enlève la possibilité d'éprouver ce sentiment de joie et de puissance que procure la Domination des Espaces. M. Jaurès écrivait à ce sujet (*Op. cit.* p. 156) :

« L'homme n'a jamais aussi pleinement l'orgueil de la vie intérieure que devant les grands horizons : il sent qu'il est lui, qu'il n'est pas l'espace ; mais aussi que dans l'espace sa pensée peut rayonner et qu'il peut soumettre l'indéterminé, l'illimité à la forme de son rêve. »

C'est justement cette impuissance à « soumettre l'illimité à la forme de son rêve » qui met la nostalgie « des ailleurs » à l'âme de ceux qui sont privés de la contemplation de vastes étendues : car, alors leur secret désir de puissance, loin d'imposer sa marque et sa coloration à l'illimité qu'embrasse le regard, se disperse vainement dans l'invisible et l'inconnaissable.

Ce qu'est l'exiguïté au physique, l'impression d'existence restreinte l'est, tout aussi gravement, au moral, surtout quand cette vie médiocre est aussi une vie recluse.

« Ah ! que la vie est quotidienne ! », gémissait Laforgue. Qui n'a connu, au moins aux pires moments de son existence, la fadeur de recommencer

chaque jour les mêmes tâches, les mêmes allées et venues, de revoir les mêmes choses et les mêmes gens, quand, à défaut d'occupations mondaines, administratives ou commerciales, on n'a pas quelque occupation intellectuelle dont l'élaboration lentement évoluée apporte au moins la variété des pensées dans l'intimité d'une vie trop égale? Alors cette vie est sentie d'autant plus misérable que tous ces recommencements fastidieux font interminables les journées, mais les années courtes, car elles sont composées de jours vides et pareils. Octave Feuillet, qui a su apprécier la détresse de ceux qui sentent « la vie passer dans leurs doigts fil à fil » (*M. de Camors*, p. 280) a bien noté cette impression combinée de lenteur et de fugacité du temps : « On sait avec quelle rapidité passe la vie pour ceux qui s'ensevelissent dans quelque chagrin profond : les jours sont longs, mais la suite en est brève et comme insaisissable. » (*Op. cit.*, p. 377); et Guy de Maupassant, dans une de ses nouvelles (*Yvette*, p. 219) où il a fait revivre la vie de l'employé de bureau nous dit aussi :

« Quarante ans s'étaient écoulés, longs et rapides, vides comme un jour de tristesse et pareils comme les heures d'une mauvaise nuit ! »

et plus loin (p. 296) :

« Et la pensée de rentrer dans cette pièce tout seul, de se coucher dans son lit, de refaire tous ses mouvements et toutes ses besognes de chaque jour l'épouvanta. »

Mme Bovary souffrait du même mal : mais elle en était encore à la période active (*Province*), car la vaine attente de quelque chose d'inconnu la soutenait :

« Au fond de son âme, cependant, elle attendait un événement. Comme les matelots en détresse, elle promenait sur la solitude de sa vie des yeux désespérés, cherchant au loin quelque voile blanche dans les brumes de son horizon. »

(1re P. : IX).

∴

Le voyage, nous l'avons déjà dit, est plus aggravant que curatif. Voici un passage de M. Mirbeau assez caractéristique :

« Souvent dans les gares et sur les paquebots — et dans ces gares plus moroses que sont les hôtels des villes de passage..., il m'arrive d'éprouver une tristesse vague et poignante à la vue de ces mille *inconnus* qui *vont on ne sait où* et que la vie pour une seconde rapproche de moi. Est-ce bien de la tristesse ? N'est-ce point plutôt une forme aiguë de la curiosité, une sorte d'irritation maladive de *ne pouvoir pénétrer l'ignoré* de ces existences nomades ? Et ce que je crois comprendre, sur l'énigme des physionomies, de douleurs vagues et de drames intérieurs, n'est-ce point l'ennui, tout simplement, l'ennui universel, l'ennui inconscient que ressentent les gens gîtés hors de chez soi, les gens errants à qui la nature ne dit rien et qui semblent plus affairés,

plus déshabitués, plus perdus que les pauvres bêtes (1), loin de leur horizon coutumier. »

(*Les 21 jours d'un Neurasthénique*, p. 362).

Au cas où, par extraordinaire, le voyage réussirait à dissiper son ennui, le malade serait frappé à son retour par un de ces accès « d'humeur de lendemain de fête » qui seraient bien au dire judicieux de M. E. Seillières (*Apollon ou Dyonisos*, p. 27) une conséquence inévitable de l'exaltation mystique chronique. D'ailleurs on peut avoir l'impression que tout est étranger, indifférent, lointain, même en restant chez soi.

*
* *

Mais la grande cause déterminante du Mal de l'Au-Delà est évidemment la musique. Tout comme la nostalgie, il est aisément suscité par elle.

*Les sanglots longs*
*Des violons*
*De l'automne*
*Blessent mon cœur*
*D'une langueur*
*Monotone*

(1) Nous avons déjà trouvé cette comparaison de bêtes ou de troupeaux chez d'Annunzio et chez M. Loti. Nous la retrouverons chez Huysmans. Voir plus loin « l'ennui brut », p. 144.

gémissait Verlaine : mais Rodenbach a des notations plus pénétrantes et plus explicites :

*Par ma fenêtre ouverte, une musique arrive*
*Qui traverse l'espace et les vapeurs du soir ;*
*C'est d'un accordéon, au loin, à la dérive...*
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
*O soir ! cette musique en fuite me fait mal !*
*Car n'est-ce pas mon* âme extériorisée ?...

(Soir).

Samain, aussi, dans le *Soir* dont nous avons cité les trois derniers vers a ce cri de souffrance extatique :

*La fleur triste des sons divins vient de s'ouvrir.*

Huysmans était très sensible au charme attristant de la « musique lamentable et tendre », dont aime se griser le héros d'*A Rebours* (p. 109) et plus loin dans le même ouvrage (p. 274), il évoque en un style hallucinateur les pires obsessions que la littérature ait fait vivre dans cet ordre de sentiments :

« Cette musique lui entrait en frémissant jusqu'aux os et refoulait un infini de souffrances oubliées, de vieux spleens dans le cœur étonné de contenir tant de misères confuses et de douleurs vagues... quelque chose comme une fin d'amour dans un paysage triste...

« Ces exquises et funèbres plaintes évoquaient pour lui un site de banlieue, un site avare, muet, où sans bruit, au loin, des files de gens, harassés par la vie, se perdaient courbés en deux, dans le crépuscule, alors qu'abreuvé d'amer-

tumes, gorgé de dégoût, et se sentant dans la nature éplorée, seul, tout seul, terrassé par une indicible mélancolie, par une opiniâtre détresse, dont la mystérieuse intensité excluait toute consolation, toute pitié, tout repos ».

Chose étrange, cette inclination attristante est à tel point inhérente à toutes les compositions musicales, qu'on la retrouve même, non seulement dans les airs de gaieté falote, mais encore dans ceux qui se proposent d'être gravement joyeux : — et qui, cependant, finissent, malgré tout, par succomber à cette irrésistible mélancolie. Un exemple vulgaire nous en est donné par la marche si connue (1) de *Sambre-et-Meuse* : Après quelques notes de farouche ardeur héroïque, voici que, soudain, elle faiblit, défaille (2), et que la fin de la phrase s'élève, ainsi que la voix d'une amoureuse dans un accès de langueur, et comme si le souvenir des collines du pays natal s'évoquait au cœur des guerriers sous un pâle soleil nostalgique (3) au milieu des plaines tristes des pays conquis (4).

(1) Les « airs connus » sont plus mélancoliques, car ils se compliquent de recommencement.

(2) Cette langueur subite succédant à une courte allégresse se retrouve dans beaucoup de « pas redoublés » et d'hymnes militaires. Cf. *Le Chant du Départ*.

(3) Encore cette obsession de lumière lointaine.

(4) On se rappelle ce passage de J. Lombard (*L'Agonie*, p. 308) : « C'était jadis un chant de peuplades en guerre.... maintenant une douce aspiration d'âme, un rêve, un désir, un berce....ement de choses infinies, évoquant des soleils regrettés ».

C'est que la musique porte en elle une tristesse, une inquiétude invincible.

M. J. Jaurès, dans sa belle thèse : *La Réalité du Monde sensible*, considère les sons comme l'effort obscur de communication et d'expression des âmes individuelles avec d'autres âmes. Le son exprime au sein du plan physique les aspirations intraduisibles des êtres bornés et isolés (1).

Tandis que « la lumière est l'effort de l'infini pour se saisir et s'affirmer dans son unité, pour faire amitié avec lui-même par... la transparence. » : elle est le moyen de communication universel. Les sons, au contraire, ne dépassent jamais une certaine zone, ou se transforment s'ils la dépassent de façon à devenir méconnaissables et à perdre tout leur caractère propre de sentimentale délicatesse.

C'est cette impossibilité d'expansion qui confine les sons en eux-mêmes, qui fait leur intime tristesse, comme celle des âmes plus sensibles qu'intelligentes et comme celle des amants dont parle Lucrèce. Il semble que les sons soient envieux de la lumière, qu'ils aient, eux aussi, la nostalgie de la lumière. C'est, d'ailleurs, pour cela que la musique émane la nostalgie d'un au-delà, de quelque chose en dehors d'elle-même, et qu'elle ne sera jamais grande,

(1) « L'ennui est essentiellement individuel, nous dit M. Tardieu ; il dérive de la monotonie d'être renfermé en soi, d'être limité dans le temps et l'espace ; l'espèce humaine, elle, ne s'ennuie pas. »

claire, sereine, joyeuse et universelle comme l'espace et la lumière.

M. Fierens déclare au sujet du dévoiement mystique et de la défaillance des idées religieuses : « La jouissance supérieure que procurent des sonorités rares a... remplacé pour beaucoup d'hommes les extases religieuses » (*op. cit.*, p. 119), et plus loin (p. 186) il ajoute : « Communier dans le génie d'un grand musicien, c'est saisir une parcelle d'infini à travers l'âme d'un prophète, car la musique révèle l'ineffable et procure des extases supra-terrestres. »

Les mots qui suivent « infini » corrigent justement cette appréciation, ainsi que plus loin le mot *ineffable*, de sorte qu'elle finit par devenir une confirmation involontaire de la thèse de M. J. Jaurès.

Cette impression triste et inquiète se retrouve, et aggravée, dans les chansons et les musiques des rues, ainsi que nous le disions dans *N. D.* (p. 14) :

« La musique... rend cette impression plus lamentable, surtout ces romances banales des rues et ces airs aigres et faux qu'égrènent des orgues de barbarie dans les excentriques quartiers de misère. »

Certains airs populaires ont des aspirations infinies, exhalent une nostalgie saisissante. C'est que, d'une part, ils rappellent, par association, la vision trop habituelle des choses miséreuses, du décor banal de la vie quotidienne, et que, d'autre part, ils cherchent à évoquer, avec d'autant plus de magie,

l'irréel des légendes héroïques, des amours exclusivement sentimentales, des merveilleux édens, des pays fabuleux. Il y dans le recueil de M. E. Deverin déjà mentionné (p. 62) un soir de faubourg qui révèle une grande sensibilité à saisir ces aspirations aussi ardentes que confuses et gauches.

« Dans cette musique de grêles guitares, chacun chante sa vie, ses petits espoirs rêveurs, ses familières tristesses. Cela s'alanguit, cela meurt… singulier plaisir de frissonner ainsi… Cela enclôt la mélancolie de tant de choses, du soir humide, des faces de torpeur et des murailles délimiteuses d'un pan de ciel. »

Parfois les musiques des rues ne provoquent qu'une sorte de Mal de Province : il suffit pour cela que les aspirations qu'elles suscitent soient plus nettes, plus précises, plus actives et aussi plus présentes. Mme Bovary (1re P : IX) songe, en entendant des musiques bohémiennes :

« C'étaient des airs que l'on jouait ailleurs sur les théâtres, que l'on chantait dans les salons, que l'on dansait, le soir, sous les lustres éclairés. »

Mais si — notons encore cette transition subtile — en entendant un vieil orgue de barbarie, poussif et nasillard, égrener en notes frêles quelque air de danse déjà ancien, on songe que c'est *autrefois* qu'il a été en vogue, la dernière valse à succès dont tous les élégants se sont engoués une saison, et qu'il a fait rêver de belles jeunes femmes et tourner en

remous capiteux des couples mondains dans des salles de fête, — tandis qu'aujourd'hui, banni de l'atmosphère patricienne des salons, faite de tiédeur, de lumières et de parfums, oublié par les brillants orchestres et les virtuoses, il se trouve relégué dans ce plaintif instrument et exilé parmi le soir pluvieux, les vents hostiles et les quartiers moroses : — alors c'est bien le Mal de l'Au-delà, avec ses navrances abattues, son sentiment de déclin, d'irréparable, de révolu.

* * *

Mais mieux encore que ces rengaines vagabondes, toute musique religieuse ou liturgique, celle de la liturgie catholique surtout, est propre à susciter notre psychose. La plupart des chants d'église, malgré de belles envolées ferventes et des extases frémissantes, n'atteignent pas la plénitude triomphante et apaisée, la sérénité comblée. Ils ont des aspirations infinies, mais qui semblent se briser les ailes aux voûtes sombres des cathédrales. On sent que « leur royaume n'est pas de ce monde. » Ce sont des *lamenti* de misère, des complaintes de foule lasse qui s'exalte vers un au-delà décevant, et qui marcherait, courbée sous un pesant ciel gris, sans jamais apercevoir l'azur dont elle rêve la splendide joie. Ils semblent bien être, comme le note Huys-

mann dans *A Rebours*, « l'appel désespéré de l'humanité pleurant sa destinée mortelle ».

Les paroles mêmes de certains psaumes portent en elles une suggestion navrante et nostalgique ; les mots « *ici-bas* » reviennent à tout propos, créant par leur suggestion des au-delà fallacieux, ce que Nietzsche appelait des *hinterweller* ou *arrière-mondes*. Il en est un, surtout, de ces psaumes qui donne avec une hallucinante hantise le sentiment de la stagnation immuable, de la torpeur de l'éternité :

« *Sicut erat in principio, et nunc, et semper, et in sæcula sæculorum...* »

Il y a dans *Le Roman de la Momie*, de Th. Gauthier, une phrase fort suggestive :

« Etouffée par l'épaisseur des murailles, cette musique a je ne sais quelle langueur exténuée où se devine l'ennui de l'éternel azur. »

Vous est-il jamais advenu de passer, par une après-midi de dimanche (1), à côté d'une église de hameau, d'où vous arrivait, lent et monotone, austère et dolent, le plain-chant des vêpres, où tant d'exaltation lutte avec la mélancolie la plus désespérée? Il peut faire grand soleil : quelque chose d'inerte plane dans l'atmosphère engourdie, car il n'éclaire qu'une campagne déserte et oisive. Il y a un contraste troublant entre ces champs abandon-

(1) Cf. Pouvillon : *Le Vœu d'être chaste*, p. 6.

nés et silencieux et cette nef bourdonnante de cantiques, qui s'exhalent en sourdine comme la plainte vaine de la Terre au ciel qui ne la connaît pas.

Et cependant cet appel ne reste pas confiné dans les nefs dormantes ou ne se contente pas d'être porté par la débilité de la voix humaine, car les cloches puissantes « du haut des tours imprécatoires », comme le dit Verhaeren, le jettent au grand air et dans le libre ciel, pour rappeler, semble-t-il, plus assidûment les tristesses de la vie par leurs glas opiniâtres (1) ou ses vains désirs par leurs carillons turbulents, et faire plus universelle la grande nostalgie de l'inconnu.

Nous avons déjà parlé des cloches au sujet du Mal du Dimanche, mais pour indiquer seulement qu'elles prédisposaient à une psychose chronique et plus grave : car c'est bien en elles que semble s'être réfugiée la nostalgie la plus éperdue des au-delà lumineux que nous révélions tout à l'heure dans la réalité musicale. C'est avec raison qu'un excellent poète nous disait leur âme sonore « nostalgique d'azur ». Il nous faut citer aussi, à ce propos, une strophe de St.-Mallarmé, où la peur (autre pôle de la nostalgie) de la lumière se complique d'audition colorée. Nous ne pouvons citer tout ce beau poème — qui est fort connu d'ailleurs (*L'Azur*) — mais le ton d'effarement qui le domine est une

(1) Cf. *A. T.*, p. 6.

nouvelle preuve de l'étroite parenté qui unit entre elles ces mélancolies :

*... L'azur triomphe, et je l'entends qui chante*
*Dans les cloches. Mon âme, il se fait voix pour plus*
*Nous faire peur avec sa victoire méchante*
*Et du métal vivant sort en bleus angelus!*

L'obsession des cloches joue un rôle immense dans la psychologie de Rodenbach : elle est le thème fondamental du *Règne du Silence* : *l'Art en Exil* nous parlait de « la pluie de fer des carillons », et dans la *Tentation des Nuages* nous lisons des vers tels que ceux-ci :

*C'est le soir, c'est octobre, une cloche se plaint...*
*Ah! ces ciels gris, couleur d'une cloche qui tinte...*

Enfin, parlant des « maladies des pauvres villes », il diagnostique tristement :

*Telles, leur maladie est d'être en proie aux cloches.*

Nous pourrions faire beaucoup d'autres citations. Mais nos lecteurs doivent être convaincus : et puis nous sommes assez familiarisés maintenant avec les circonstances déterminantes de notre Mal pour l'étudier en lui-même.

---

Nous avons déjà mis en parallèle le Mal de l'Au-Delà avec le Mal de la Province et la « nostalgie des *ailleurs* », mais sans le délimiter complètement. Nous allons y pourvoir maintenant. Cependant, au préalable, nous présenterons encore ici quelques états analogues, plus généraux, et nous essaierons de l'en différencier.

Il est, en effet, plusieurs formes voisines : d'inquiétude, d'insatisfaction, d'« hystéro-mélancolie », de « désespoir abstrait », de « mysticisme sans action », pour lesquelles la littérature s'est montrée aussi fertile en désignations que la psychologie s'avère dépourvue de distinctions précises entre leurs nuances délicates. Il y a le *mal de l'absolu*, la *maladie de l'idéal*, le *mal de vivre*, la *nostalgie de l'irréel*, etc. Toutes ces dispositions d'âme présentent un fonds commun d'égotisme pathologique, d'illogisme passionnel, de convoitise romantique. Notre Mal de l'Au-Delà diffère simplement d'elles en ce qu'il en dérive et leur succède souvent, qu'il implique pour se réaliser pleinement l'intime déception des illusions qui soutiennent toutes ces aberrations sentimentales, et que, sans son irrémédiable navrance, il constituerait de ce chef, eu égard aux autres, un retour vers la sagesse et la sédation de la sensibilité.

Peut-être est-il bon pour mieux éclairer les lecteurs de donner une brève analyse ou une sommaire illustration de quelques-uns de ces *nostalgides*, présentés selon une gradation très approximative.

Voici d'abord, confessée par le précurseur des « Enfants du Siècle », la grande convoitise romantique, toujours insatisfaite, et dont l'exaltation est telle, que de son apogée elle sombre brusquement en un déclin profond, à cet abattement que laisse forcément après elle une véhémence d'aspiration si inconsidérée, prélude passager du Mal de l'Au-delà.

« Quand tous mes rêves se seraient tournés en réalité, ils ne m'auraient pas suffi. J'aurais imaginé, rêvé, désiré encore. Je trouvais en moi un vide inexprimable que rien n'aurait pu remplir, un certain élancement du cœur vers une autre source de jouissances *dont je n'avais pas l'idée et dont cependant je sentais le besoin.* » (Lettre de J.-J. Rousseau à Malesherbes, citée par M. Seillières (*Imp. Dém.*, p. 153.)

Tel est bien l'illogisme sentimental des romanesques outrés : seul le rêve a un prix pour eux : dès qu'une chose devient réalisable, elle perd tout intérêt. Nous allons aussi retrouver chez Rodenbach cet amour exclusif du rêve et de l'irréalisé, mais subtilisé déjà d'onction mystique :

« *Ah ! vous êtes mes sœurs les âmes qui vivez*
*Dans ce doux nonchaloir des rêves mi-rêvés*
*Parmi l'isolement léthargique des villes*
*Qui somnolent au long des rivières débiles...*
. . . . . . . . . . . . . . . . .
*Ames à qui le bruit fait mal, dont l'amour n'aime*
*Que ce qui pourait être et n'aura pas été.* »

Voici maintenant deux citations bien propres à

nous donner un aperçu du mal de l'idéal ou de l'absolu :

« Je cherche des parfums nouveaux, des fleurs plus larges, des plaisir inéprouvés. » — Ah ! c'était à lui-même que cette voix parlait; c'était à lui qu'elle racontait sa fièvre d'inconnu, son idéal inassouvi, son besoin d'échapper à l'horrible réalité de l'existence, à franchir les confins de la pensée, à tâtonner sans jamais arriver à une certitude dans les brumes des au-delà de l'art. »

(Huysmans, *op. cit.*, p. 143.)

« [La crainte d'avoir manqué ma destinée, étouffé ma vraie nature, de m'être enseveli vivant a passé... comme un frisson.] La soif de l'inconnu, la passion de la vie, l'emportement vers les mondes étranges de l'ineffable, l'ivresse douloureuse de l'idéal m'ont entraîné dans un tourbillon intérieur... Je frissonne au bord des grands abîmes vides de mon être intérieur, étreint par la nostalgie de l'inconnu,... abattu devant l'ineffable. »

Amiel, *op. cit.*, pp. 125-129.

Le héros de *La Sœur Aînée*, de M. André Foulon de Vaulx voulait écrire : « *la Nostalgie de l'irréel* » : il faut reconnaître qu'il était admirablement disposé pour cela : « l'existence pratique l'effrayait : seule, l'attirait l'existence irréelle, toute d'analyse personnelle et de recueillement. » (p. 29). Et ceux de *Mme de Lauraguais* et d'*Angèle Verneuil* se sentaient « *en dehors de la vie* ». Ils sont tous bien proches cousins décidément dans cette parenté psycho-pathologique : ils sont d'ailleurs de ces « exilés » de la vie qui ne trouvent nul écho sentimental pour

leur âme dépareillée, isolée par le rêve de toute sympathie humaine possible.

*
* *

Mais ce ne sont là que des préludes assez lointains du Mal de l'Au-delà. Il est une forme de tristesse plus aiguë et plus navrante, qui en constitue une prédisposition plus directe : c'est le *mal de vivre*, sorte de mélancolie causée par la vanité des efforts pour réaliser le rêve, sentiment vif de l'inachevé, de l'inaccessible, de la fuite irrémissible des choses et — en même temps — de leur inanité, sentiment pénétré de la médiocrité de la vie, dédain perverti de regrets...

Aussi allons-nous en donner à titre d'exemples deux assez importantes illustrations. La première est extraite d'une lettre d'un jeune homme de nos amis : l'autre est une page littéraire que nous avons découverte dans un ancien journal local. Elles nous ont paru bien propres à montrer l'évolution des états précédents à notre psychose, puisque dans la première percent le découragement et la vision décolorée du monde, et dans la deuxième, le sentiment du provisoire, la désolation de savoir la destinée *univoque*, c'est-à-dire que tout n'arrive qu'une seule fois, – et en même temps la peur des recommencements, désespoirs contradictoires qui révèlent une grande fatigue de vivre et, enfin, l'obsession

d'existences antérieures, première manifestation de la paramnésie.

« ... J'ai l'impression d'une poignante détresse, d'un exil, d'un étouffement, l'obsession nostalgique du monde entrevu et la conviction désolée que j'étais capable de beaucoup mieux faire, de m'être englouti dans la torpeur provinciale, d'avoir gâché ma vie.

... A l'idée de revenir m'enfermer si tôt dans mon coin natal, après quelques années seulement d'indépendance, pour mener la vie somnolente des petites villes aux horizons trop vus, aux affections affadies, alors qu'il reste de par le monde tant de choses *inconnues* et prestigieuses qu'on pourrait tenter, j'éprouve une impression d'abîme!

Oui, revenir dans de lointains futurs au pays de l'enfance, pour y jouir mélancoliquement des rêves anciens, du déclin des choses, de la lenteur des soirs, de ses sages désillusions et de la vanité de tout ce qu'on a successivement entrepris. Mais, là, tout de suite, alors qu'on pourrait peut-être, si bien faire *au dehors!* C'est à briser toute énergie, c'est à désespérer!

Les plaisirs ordinaires des hommes ne me suffisent pas et, cependant, je n'ai pas l'abnégation du renoncement. Aussi ne puis-je m'empêcher de voir la vie sous un jour miséreux et livide... J'ai à regarder les réjouissances de ceux qui m'entourent un sentiment de futilité navrante; les joies humaines me paraissent une récréation de prisonniers, se réjouissant du soleil d'hiver, qui vient frapper le mur de leur étroite cour. Oh! l'écœurement des existences restreintes! Et toujours être ainsi à attendre le bon vouloir des saisons, à souhaiter une après-midi tiède — qu'on emploiera en promenades mélancoliques, en fades besognes ou en rêveries tristes — et où tout vous accueille avec un sourire si pâle qu'on serait tenté de sangloter de misère; toujours la vie vaine et languide... toujours l'infini cloîtré!...

Tout à l'heure, en traversant une foule en fête, cette foule dont je ne partage et ne comprends ni les grossiers plaisirs ni l'endurance robuste des médiocrités quotidiennes, — en songeant que tous ces gens reprendront demain leur existence monotone, le frisson des soirs tristes m'a traversé et je me suis senti incapable de supporter plus longtemps la vie. »

Notre second exemple est, peut-être, moins accablé, mais certainement plus inquiet : il s'intitule *Le Secret de la Lune*, et il est de M. de Beaurepaire-Froment :

« … Les hommes n'ont point gardé le souvenir, — rien qu'une inexplicable inquiétude, le regret, si vague, et d'autant plus étreignant, de leur existence antérieure…

Ce sera le regret fait de tant de choses, toutes les femmes un instant désirées ; les ombres sur l'âme ;… la douceur d'être aimé en automne ; l'attachement pour la vie terrestre… où rien n'est beau que par l'illusion de la souvenance ou le mirage de l'avenir ; la vie exactement perçue triste, monotone, stupide, vaine, et avec cette idée cependant que l'on ne saurait être satisfait d'une forme différente d'existence ;… ne pouvoir posséder en les parcourant), de même que nos yeux en effleurent la surface entière, les endroits, les champs, les plaines et les montagnes ; les femmes que l'on a eu… que l'on ne peut revenir étreindre toutes ; les pensées qu'ont pu avoir sur vous des gens inconnus que vous croisez et que vous ne rencontrerez jamais plus ; à peine jouir, sur la durée, cependant si brève, de chaque saison, quelques ins-instants en certains jours, de la forme de la nature, de la végétation, des aspects, de l'air, des senteurs, du ciel de cette saison n'ayant lieu qu'une fois de l'année et si promptement passée ; les amoureuses que vous ignorez et aussi celles dont vous n'avez pas accepté l'amour ; ne point vivre la vie de

tous les nombreux peuples du monde et ne pas habiter de longues années en de milliers de lieux sur les différentes parties de la terre; l'existence... mécanique, confuse.. et non la plénitude de toutes les actions. »



Et maintenant il est grand temps de discerner le *Mal de l'Au-delà* des deux autres *maux* étudiés aux précédents chapitres. Nous avons déjà commencé ce travail dès l'*Introduction*, au moins dans les grandes lignes : mais quelques précisions de détails, e peut-être, quelques retouches, sont nécessaires pour faciliter l'assimilation de nos théories.

Et d'abord, historiquement parlant, le *Mal de l'Au-delà* est plus ancien que les deux autres, quoique plus complexe :

« Cassion, nous dit M. E. Seillières, au sujet du *Mal romantique* (*op. cit.* p. LXIX (note) ), l'a décrite au 10e Ch. de son *Institutes cænobiorum :* tristesse vague, obscure, tendre, besoin de l'infini, ennui de l'après-midi. »

Comment ne pas reconnaître là les principaux caractères, ou tout au moins les colorations sentimentales de notre *Au-delà*.

Certes la *nyctophobie*, prodrôme évident du *Mal du Crépuscule*, était autrement primitive : mais nos lecteurs savent que nous ne nous occupons ici que des manifestations psycho-pathiques assez conscientes et réfléchies pour devenir un substratum artis-

tique : c'est pourquoi nous sommes amenés à préjuger de leur ancienneté par celle de leur expression littéraire.

Autre remarque, puisque nous sommes à comparer le *Mal de l'Au-delà* au *Mal du Crépuscule* : nous avons défini ce dernier la *Nostalgie de la lumière — pure et simple*. Or, nous trouverons parmi les effets du premier une obsession de *lumière lointaine* — doint on verra et les rapports et la différence avec la nostalgie lumineuse au moment voulu : nous en avons parlé, dès maintenant, pour éviter toute confusion.

Si nous le mettons en parallèle avec le *Mal de la Province*, tandis que celui-ci serait plutôt l'ennui de la vie monotone, mais somme toute, saine et paisible des campagnes, l'*Au-delà* serait surtout provoqué par le séjour des grandes villes aux rues sombres, sans horizon, au travail enfiévré, spécialement par le séjour des banlieues, comme nous l'ont appris les pages précédentes. Il correspond à « l'ennui des grandes villes et des capitales » de M. Tardieu.

En outre, à la différence du *Mal de la Province* qui ne se manifeste guère en voyage, le *Mal de l'Au-delà*, nous l'avons dit, est grandement provoqué par tout déplacement et tout ce qui en éveille l'idée :

*Partout où l'âme aspire, elle est une étrangère :*
*Il lui faut l'horizon tout proche de la main.*

Sully-Prudhomme : *Le Zénith.*)

*Le Mal de la Province* est la *nostalgie à rebours*, —

tandis que le *Mal de l'Au-delà* est la nostalgie toute simple, mais universalisée et spiritualisée, presque transportée dans le plan ontologique, comme le nom même par lequel nous le désignons a pu le faire pressentir, car à la différence de ceux qui concernent nos deux premières psychoses, celui-ci n'indique pas de quoi le sujet est en *mal*. Ne serait-ce pas la nostalgie de l'absolu ?

Les phobiques du crépuscule auraient voulu s'évader hors de la zone d'ombre — quotidienne, hivernale ou climatologique ; les phobiques de la Province auraient voulu fuir par delà l'horizon familier du pays natal ; les malades de l'Au-delà ne savent pas bien de quoi ils voudraient s'échapper ; ils ne sont certains que d'une chose : c'est qu'ils sont mal partout où ils se trouvent et qu'ils voudraient toujours, sans cesse et sans répit — être au-delà... au-delà de leur milieu habituel, au-delà de leur pays — au-delà du monde peut-être...

« ... *Je sortirai, quant à moi, satisfait*
*D'un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve.* »

Tant d'autres artistes, comme Verlaine, sont nostalgiques d'un au-delà meilleur, insatisfaits dans la poursuite de leur idéal, en quête d'on ne sait quelle terre promise ou quel paradis perdu.

Si nous ne nous abusons, nous saisissons bien ici la métaphysique de l'ennui : en lui, les deux impressions de tristesse et de banalité se confondent : il se

développe dans une âme artiste (1) exilée parmi des choses médiocres, prise d'une terrible nostalgie du beau, du grand, du serein, du magnifique, de l'héroïque, et mornement torturée par la tristesse du laid. C'est donc avec raison que nous disions dans *N. D.* (p. 14) de notre mal spécial :

« Il est une inerte dépression, un immense dégoût que provoquent les choses à la fois tristes et banales. Les âmes lasses... redoutent les laideurs et les misères de la vie au point de ne pouvoir supporter le spectacle de ce qui les rappelle. »

Il y a aussi le fait de saisir les répétitions, les habitudes, le *mécanisme* de la vie.

Puisque nous venons de parler de la métaphysique de l'ennui remarquons qu'il est deux sortes d'ennui : d'abord l'ennui brut, morne, desséchant, qui finit par détruire la conscience, qui ramène au psychisme de l'animal, ennui de l'esclave, de la bête de somme : — puis l'*ennui métaphysique* proprement dit, sentiment réfléchi et sans cesse contrôlé du vide de la vie, *nirvâna* bouddhiste... Si nous tenons compte de ces deux oppositions de l'universel ennui, nous pouvons concilier les assertions contraires de Schopenhauer qui, pensant au premier, déclare qu'un homme s'ennuie d'autant moins qu'il

(1) En un sens, tout l'art dériverait de notre psychose, car il comporte toujours pour se réaliser une certaine extériorisation ; on peut appeler « amants de l'au delà » tous ceux qui donnent à leur vie un but en dehors du développement de la vie elle même.

est plus intelligent (*la Sagesse dans la vie*) et de M. Tardieu, qui, envisageant le second, soutient que l'intelligence, à mesure qu'elle se développe, fait ressentir davantage le vide absolu, la médiocrité profonde de la vie (1).

Certainement, c'est bien d'un tel ennui qu'il parle lorsqu'il nous dit, semblant par là justifier le sentiment de torpeur de l'éternité dont nous parlions plus haut : « L'ennui immanent, la *delectatio morosa*, semblent être la formule suprême de l'Univers, le tempérament probable de l'Eternel. »

Eh bien! les amants de l'Au-Delà sont à mi-chemin de ces deux ennuis, – d'où leur inquiétude. C'est pour eux, avec quelque raison, mais aussi avec quelque sévérité, que le même auteur dira :

« L'auto-suggestion est prépondérante, et à elle seule fait l'ennui chez nombre de ceux que leur imagination tourmente et humilie : rêveurs maladifs en désaccord avec la réalité et qui prendraient volontiers pour devise le mot fameux : « *N'importe où, hors du monde.* » ; imaginatifs purs, amants de la lune, enflés de prétentions irréalisables ; têtes fêlées, têtes creuses où sévit l'esprit romantique, qui consiste à vivre *au-delà* de l'horizon, alors qu'on est incapable de tirer des choses qui nous entourent leur saveur, leur grâce, leur agrément, leur poésie. » (*Op. cit.*, p. 72).

Il reconnait cependant (la citation suivante qu'il

(1) Devant le regard du sage, le monde se résorbe, se réduit à une cadence de mouvements, s'annihile dans la contradiction et dans l'infini.

emprunte à Léopardi en fait foi) que leurs aspirations maladives s'élèvent parfois à la hauteur de l'ennui intellectuel :

« L'ennui est, en quelque sorte, le plus sublime des sentiments humains : n'être satisfait d'aucune chose terrestre ni, pour ainsi dire, de la terre entière ; considérer l'amplitude incommensurable de l'espace, le nombre merveilleux des mondes et leurs masses, et trouver que c'est peu de chose pour la capacité de notre âme ; imaginer les mondes infinis, l'Univers infini, et sentir que... nos désirs seraient encore plus grands qu'un tel Univers ; accuser sans cesse les choses d'insuffisance et de néant, souffrir de ce manque et de ce vide qu'on appelle l'ennui, voilà, je crois, le principal signe de grandeur et de noblesse que présente la nature humaine. »

(*Œuvres morales*, cit. par Tardieu, *op. cit.*, p. 166.)

Donc le monde ne suffit plus aux malades de l'Au-delà ; la contemplation de ses aspects, des mille choses de la vie n'est plus pour eux une source de joie ; ils ne savent plus voir ce qu'il y a de mystérieux, de voilé, d'ému et de bon au cœur secret des choses qui les entourent. M. Tardieu parle de la « vision réaliste du monde » qu'ont les ennuyés : nos malades, eux, sont surtout victimes de leur vision *desséchante*. Tout leur apparaît en arêtes dures, en silhouettes inanimées ; ils ont à moitié saisi le vide de tout, et tout pour eux fait écran obscur sur le fond nébuleux du lointain, de l'inaccessible, de l'infini. Rien que des contours tranchés, pas de

couleurs, pas de gradations, rien que des contrastes.

Et ce ne sont pas là de simples comparaisons : nos appréciations symboliques correspondent à une réalité physique. Qu'on remarque comme les paysages de Flaubert, ainsi que ses descriptions, sont froids, plaqués, morts, — manquent de ce sens du voilé, du flou, de l'attendri qui seul pourrait les animer.

Le monde paraît étrange aux mélancoliques : il leur semble le voir *à travers une glace*, — isolante et un peu déformante, — chose qui leur arrive effectivement par habitude. Rodenbach intitulait un de ses poèmes : « *Les malades aux fenêtres* » : dernièrement, M. Jean Breton donnait à quelques études sur la petite ville, ce titre : « *A ma fenêtre* », et Flaubert, qui resta si longtemps enfermé chez lui, déclare dans *Mme Bovary* (II : VII) : « La fenêtre, en province, remplace les théâtres et la promenade ».

Dès lors, comment s'étonner si les choses extérieures produisent un effet de rêve, d'hallucination, de défilé d'ombres, si, la vie de relation diminuée, les sensations s'émoussent pour laisser place à l'imagination, si tout perd son intérêt du train ordinaire de la vie, — si on s'en désadapte :

*On se croit être un autre, on se semble être ailleurs.*

*On se sent anormal comme un cierge en plein jour.*

*Le malade pensif est si loin de la vie :*
*Comme tout s'est fané soudain, et quel recul.*

« C'est comme si je vivais ailleurs, dans un autre monde » avoue un autre. Mais, en revanche, quelle aspiration vers l'inaccessible, plein de magie !

Nous avons déjà vu Nietzsche épris de la « terre inconnue parmi les mers lointaines » et « regardant dans le lointain ». Ailleurs, oubliant son *sens de la Terre*, il nous avoue par mégarde : « Ceux qui sombrent, je les aime de tout mon cœur, car ils vont *de l'autre côté* » (*Z.*, p. 290). Il est vrai que, se ressaisissant, il réprouve ailleurs d'une façon véhémente « les métaphysiques du repos, du bonheur, de la *fuite devant le monde* et devant soi-même, de l'anéantissemeut » :

« Ne croyez pas à ceux qui vous parlent d'espoirs supraterrestres... etc. Ne laissez pas votre vertu battre des ailes contre les murs éternels... ramenez la vertu égarée sur la Terre. » (*Z.*, p. 2-12.)

Mais nous savons quel cas nous devons faire de ces maximes autothérapeutiques.

M. Mariel nous avait dit aussi :

« *Quels édens pressentis vers l'*AU-DELA *des mers ?* »

Chez Mme Bovary, cette disposition sentimentale est notée de façon plus précise et plus aiguë :

« Plus les choses... étaient voisines (1), plus sa pensée s'en détachait. Tout ce qui l'*entourait immédiatement*, campagne ennuyeuse, petits bourgeois imbéciles, médiocrité de l'exis-

(1) Cf. « Amour du *plus* lointain » de Nietzsche.

tence, lui semblait une exception dans le monde, un hasard particulier où elle se trouvait prise, tandis qu'*au-delà* s'étendait à perte de vue l'immense pays des félicités et des passions. » (I : IX.)

Voilà bien la croyance exotique, édénique et paradisiaque du bonheur, issue de toutes ces « mélancolies éloignées » ! Un degré encore dans l'exaltation, et voici que le monde, de plus en plus inaccesible, du rêve va venir se refléter au bord de l'horizon.



M. Georges Périn dans ses *Emois blottis* évoque un couchant d'arrière-saison, qui

*« ... Appâlit sagement ses blondeurs et recule*
*En une expression profonde de lointain,*
*Où, rêvant sa lumière irréelle, il s'éteint... »*

M. Verhaeren (*Le Moulin*) a une notation analogue, toute imprégnée du regret de la clarté enfuie :

*Un jour souffrant d'hiver parmi les loins s'endort.*

Crépuscules d'hiver, couchants soufrés, qui sont comme le reflet d'un autre monde de lumière, pénétrante nostalgie des lointains ensoleillés, horizons dorés de terre promise, « langueurs de lumière angélique » (Samain) endormie aux confins du ciel ! Où vous avons-nous déjà vus ?

N'est-ce pas dans ces naïves peintures des primitifs sur le fond desquelles se détache quelque tête extatique de saint, dans ces tableaux naïfs où la sobriété et la gaucherie des détails révèle le dédain du décor terrestre au profit de ces ciels si blonds ou si bleus dont la couleur brûle calmement sur la plus grande partie de la toile, si vivants qu'une apparition miraculeuse semble prête à en sortir, de ces ciels si proches, où la pensée de l'ascète est déjà toute entière, — mais toujours inaccessibles ! (1)

Ces extases lumineuses, cette fascination devant les lumières lointaines, quasi-paradisiaques est bien une obsession propre aux mystiques. Nous ne devons pas nous en étonner : Aucune grande exaltation ne va sans hallucination lumineuse. Les amants n'ont-ils pas, au paroxysme de leur sentiment, l'impression d'éblouissment ou de lumière intérieure? M. Seillières (*op. cit.*) note combien sous la plume de Nietzsche les mots d'éclair, d'éblouissements, d'illumination reviennent à propos de la révélation Zarathustrique. Il est obsédé lui aussi par ces lueurs défaillantes venues des soleils « déjà couchés » : il regrette la grande lumière enfuie, et il s'attache avec plus d'amour à ces derniers vestiges de clarté.

« Comment ferai-je pour sauver ma lumière, pour qu'elle

(1) **H. Aimé** : *L'Azur* :

*Azur dominateur, frappe-moi d'un coup d'aile!*
*Ravive mon courage à l'amour et mon zèle*
*A chercher par delà toi-même un ciel nouveau.*

n'étouffe pas dans ce crépuscule ?... Il faut qu'elle soit la lumière des mondes lointains... ! »

Et par une exagération à peine sensible de son génie mystique nous arrivions à lui faire avouer dans l'*Ultime déclin de Zarathustra* (*N. D.*) :

« Ces crépuscules d'hiver me donnent l'illusion d'un autre monde, moins avare et moins terne, dont ils seraient le reflet, d'un monde supra-terrestre, plein de sons de harpe et de lueurs de saphir. Mais ce monde où l'on chante sans trève a la torpeur des paradis éternels. Et tout cela est triste, à l'infini !... Oh ! n'égarez jamais vos yeux vers l'horizon inhospitalier et lumineux ! »

∴

Une certaine confusion doit commencer à envahir l'esprit de nos lecteurs. Nos sujets, peuvent-ils se demander, aiment-ils ou redoutent-ils la lumière ? Partis de la nostalgie lumineuse avec le *Mal du Crépuscule*, aboutirions-nous à la peur de la lumière avec le *Mal de l'Au-Delà ?*

Question vaine, encore une fois, tant il est certain que dans les exaltations crainte et désir sont voisins (et le drame de ce contraste sentimental revit intensément dans l'*Azur*, de Mallarmé), mais à laquelle cependant nous tenons à donner une satisfaction logique.

Ceci va paraître paradoxal : mais l'abondance de

lumière produit la même impression que sa ténuité. M. Jaurès (*o. c.*) nous rapporte des observations de ceux qui ont voyagé sous les tropiques : à l'heure où le soleil est au Zénith, où tout est inondé de clarté, la lumière paraît terne (1) : car elle ne vit que par contraste : il lui faut l'ombre pour la faire valoir : sans l'ombre, elle s'abolit dans sa propre splendeur : *elle ne se voit pas elle-même*. Mieux, elle noie les objets qu'elle baigne : quand elle porte au cœur des choses son évidente lucidité, rien ne subsistant à nos yeux que par ses reflets, elle fait sentir le *néant* des apparences, le néant de tout ce qui n'est pas elle. Il y a dans *Aphrodite*, de M. P. Loüys une notation à ce sujet qui nous fait sentir presque physiquement la vanité de tout dans l'océan de lumière des midis tropicaux, qui seule en soutient et en crée l'illusion.

Voilà pourquoi le trop de lumière peut provoquer la même monotonie, la même tristesse que sa défaillance. Tel devait bien être cet *ennui de l'après-midi* des solitaires de la Thébaïde. Au surplus, M. Tardieu (*o. c.*, p. 236 et 340), tout en nous déclarant que la fatigue de la lumière estivale est plus sensible dans les pays de soleil, nous rapporte deux citations tout-à-fait démonstratives. La première est extraite

(1) L'expression de *lumière sombre*, ou d'autres analogues, a été employée maintes fois par Verlaine, M. Mæterlinck, etc. : « Dégénérescence ! Folie intellectuelle ! », s'écrie M. Nordau, choqué par cette opposition. Il trouve cependant naturel que Corneille ait parlé de « l'obscure clarté qui tombe des étoiles ».

des *Emaux et Camées*, de Th. Gautier (qui déjà dans *La Momie* avait parlé de *l'ennui lumineux*) :

*Produit des blancs reflets du sable*
*Et du soleil toujours brillant,*
*Nul ennui ne t'est comparable*
*Spleen lumineux de l'Orient.*

L'autre est extraite du *Journal* d'Amiel :

« De toutes les heures du jour, quand le temps est superbe, c'est l'après-midi vers trois heures que je trouve surtout redoutable. Jamais je ne sens plus qu'alors le « vide effrayant de la vie », l'anxiété intérieure et la soif douloureuse du bonheur. Cette torture de la lumière est un phénomène étrange. Le soleil, de même qu'il fait ressortir les tâches d'un vêtement, les rides du visage et la décoloration de la chevelure, éclaire-t-il d'un jour inexorable les déchirures et les cicatrices du cœur ? En tout cas, l'heure éclatante peut inonder l'âme de tristesse, donner goût à la mort, au suicide, à l'anéantissement... »

Nous savons que, d'après M. Jaurès, la lumière exprime l'universel. Rien d'étonnant que les mystiques, qui sont des intuitifs pour la plupart, redoutent cette impression de se sentir perdus dans l'universel, car l'universel est un peu le néant. « Je le sens qui regarde mon âme vide », dit Mallarmé de l'*Azur* et ce cri nous évoque le *regard vide* de la lumière, annihilant tout ce qu'il détaille.

Outre les névroses subtiles, et peu analysées jusqu'ici, que nous venons d'examiner, il est certains désordres mentaux causés par notre mal de l'Au-Delà, classés, eux, par la psychologie expérimentale, que nous avons déjà signalés dans *N. D.* : parmi lesquels : le dédoublement de la personnalité et diverses aberrations des notions de temps et d'espace : topophobie, crainte de l'avenir, paramnésie...

Remarquons simplement au sujet des altérations du sens de la personnalité que l'art romantique a fait un grand usage, comme nous le disions plus haut, du « décor lointain » et du « bonheur de l'illusion » (Fierens) ; son dédain ennuyé des choses familières et du vrai moi, l'ont conduit chez ses plus véhéments représentants à des exagérations qui relèvent directement du dédoublement personnel. Cette faculté de « se concevoir autre », que M. J. de Gaultier nomme le *Bovarysme*, et qui, interprétée par lui, constitue une thèse artistique et métaphysique admirable, est à redouter pour des sensibilités mal assises.

Nous n'ajouterons rien à ce que nous avons déjà dit dans *N. D.* de la *topophobie* ou peur de certains lieux, d'autant mieux que nous la retrouverons compliquée de paramnésie : d'ailleurs, la notion d'espace, moins subjective, est aussi moins susceptible de se troubler que celle de temps.

« Regrets du passé, dégoût du présent, crainte de l'avenir » nous disait M. André Foulon de Vaulx. « Vie d'ennui pour le présent et appréhension pour

l'avenir », analyse M. Seillières (*I. D.*, p. 159). Cet enchaînement est fatal : comment ne pas redouter les jours futurs quand notre existence est si triste ?

« [Flaubert], nous dit M. du Camp (*Souv. litt.*, T. I, p. 288), entrevoyait (la vie)... dans l'avenir... dénuée, close, sans horizon, sans ouverture ».

« L'avenir me paraissait plus triste et plus désespérant que les crépuscules d'hiver qui tombent sur les chambres de malades. » (Mirbeau : *J. des Supplices*, p. 43).

Illogisme pathologique ! Nulle part, nous ne voyons mieux nos malades redouter l'inconnu qu'ils désirent si ardemment ! Cette opposition est marquée surtout dans un poème d'Ephraïm Mikhaël, *Tristesse de Septembre*, tout pénétré de la terreur, compliquée de fatigue, des printemps futurs et de la peur des recommencements.

Oui, voilà bien la cause de la crainte de l'avenir. Si Zarathùstra resta sept jours « malade du grand Dégoût » quand se fit à lui la révélation du Retour Eternel, c'est qu'il fût atterré à l'idée de cette vie si médiocre toujours pareillement recommençante. Nous connaissons l'horreur de nos sujets pour la monotonie ; Rodenbach nous a dit le

« *Quotidien émoi du retour de la nuit* ».

La monotonie est une chose terrible : elle comprend, selon le mot de Tardieu, « l'immobilité et la répétition ». Mais nous apprécierons mieux la

peur qu'elle inspire aux épuisés chroniques, si nous nous souvenons de ce supplice oriental de « la goutte d'eau », qui, tombant à temps égal, toujours à la même place du corps, exaspère, affole, épuise et finit par tuer le patient de rage et de terreur : — ou simplement si nous songeons à la manière des contes de Poë, au frisson que nous cause une sensation *attendue* et toujours la même à intervalles rapprochés.



Nous croyons avoir montré dans *V. D.* comment la peur de l'avenir peut conduire à la paramnésie, ou fausse reconnaissance de choses en réalité inconnues, et nous avons insisté sur le sentiment pénible (1), l'angoisse et l'exaltation délirante (2) qui l'accompagnent presque toujours (p. 19) ou qui en soutiennent l'épiphénoménisme. Nous savons qu'elle est liée aux états de dépression physique : ses premières atteintes commencent à la puberté : les amants y sont souvent sujets, qui croient reconnaître la personne dont ils viennent de s'éprendre, ainsi que les malades, à qui leur passé semble une vie antérieure : elle est fréquente en rêve : ajoutons

(1) Cf. Tardieu *op. cit.*, « impression accablante du déjà vécu qui aplatit absolument notre propre sensation de vivre ».

(2) Délire *palingnostique* de Mendel.

qu'un art subtil et complexe, d'après M. Charles Morice, serait basé sur elle :

« ... Le moyen, c'est la suggestion : il s'agit de donner aux gens le *souvenir* de quelque chose qu'ils n'ont *jamais vu* ».

Enfin l'indécision du soir, la monotonie des paysages de province (1) et des contrées traversées en voyage, rêvées, si magiques avant le départ et trouvées si semblables ensuite à celles qu'on connaît et qu'on a voulu fuir, y prédisposent fatalement.

Comment nous étonner après cela que le Mal de l'Au-delà, qui est une fausse nostalgie plus générale, soit en corrélation étroite avec le faux souvenir?

Nous savons l'impression de vide que nos malades éprouvent autour d'eux et leur méconnaissance des choses proches. Or, le mécanisme psychique de la paramnésie n'est-il pas analogue? Kroepelin parle de « la sensation d'isolement, d'étrangeté du monde extérieur » chez les paramnésiques au moment de l'accès.

L'impression de flottement, l'impossibilité de fixer, de situer le souvenir paramnésique dans le passé vient du manque de souvenirs ambiants (2).

Il arrive quelque chose de pareil pour la perspective visuelle. Un soir d'hiver, nous promenant sur

(1) Cf. A. F. de Vaulx : *Mme de Lauraguais*, p. 21.

(2) Et prouve son irréalité. Cf. Mirage. La paramnésie est une sorte de syncope de la mémoire (sa brièveté — amnésie fréquemment consécutive à l'accès).

les bords de la Garonne à Toulouse, nous vîmes tout à coup la croix qui termine la flèche de la Dalbade émerger des brouillards du fleuve, toute dorée par le soleil couchant.

Nous connaissions le paysage et le monument ; et cependant nous hésitâmes à reconnaître et surtout à situer cette chose qui semblait flotter dans les airs : des paysans superstitieux y auraient certainement vu un signe céleste : nous pensâmes d'abord que c'était une apparence créée par un jeu de lumière : mais nous nous demandions à quelle distance elle pouvait bien se trouver, et une inconsciente tendance à la magie nous poussait à la reculer mentalement à l'extrême lointain.

D'ailleurs, il est d'autres points communs entre les deux psychoses : sans parler de « l'angoisse affolante » qu'accuse M. Fernand Gregh, ni des « terreurs » et de « l'horreur » qu'avoue Shelley dans ses « Mémoires », ni du « spleen et des vues d'abîmes » que note M. Leroy (*La Paramnésie*, thèse), examinons un peu plus attentivement le sentiment d'irréalité, de dépaysement qu'indique ce dernier en nous rapportant, d'abord, cette brève description de M. P. Bourget (1) : « espèce de sentiment inana-

(1) De lui aussi ces vers :

*Était-ce dans un rêve ou dans un autre monde?*
*Car bien souvent, aux jours d'émotion profonde,*
*Comme un ressouvenir me tourmente, et je sens*
*Mon âme s'en aller* VERS DES PAYS ABSENTS.

lysable que la réalité est un rêve » et ajoutant, ensuite :

« Kroepelin... avait déjà noté que lorsqu'il éprouvait... la fausse reconnaissance, la réalité cessait de lui apparaître avec sa clarté habituelle, et semblait un rêve, une ombre : tout ce qui l'entourait lui paraissait comme *éloigné*, comme couvert par un voile. Cette impression... n'est jamais [celle] d'un éloignement matériel... le monde extérieur paraît surtout étrange, *étranger* au sujet. Il dit alors parfois qu'il ne reconnaît plus rien, qu'il se sent dans le même état que si tout était nouveau pour lui... que s'il était tombé d'une autre planète (1). »

D'autres fois, l'impression de lointain, de fuite du monde extérieur, est celle, a. c., d'un éloignement réel des objets, comme s'ils étaient vus par le petit bout d'une lorgnette, et M. Leroy cite encore cette auto-observation de Moreau de Tours, pendant un accès :

« Il me semblait que le passage était d'une longueur à ne pas finir, et que l'extrémité vers laquelle je me dirigeais s'éloignait à mesure que j'avançais... »

Il est évident que ces impressions résultent d'une illusion du temps.

Nous avons, dès le début, appelé notre Mal de l'Au-delà un mal métaphysique. La paramnésie est bien, elle aussi, un tourment métaphysique : ils

(1) Cf. Dugas : *L'impression du toujours nouveau et celle du déjà vu.*

procèdent tous deux de la douleur de se voir dispersé dans la durée, alors qu'on se retrouverait semblable, presque identique à soi-même si le temps ne nous arrachait sans cesse à notre personnalité.

La notion de temps, ce sens de notre propre évolution, de notre vie intérieure, voilà bien ce qui est atteint chez nos malades. Ataxiques du temps, se sentant diffus dans l'impersonnelle banalité des choses, comment ne seraient-ils pas, par ce côté encore des victimes de l'universel ennui ?

Quoi de plus accablant que ce sentiment de préexistence et de recommencement, que la certitude qui en résulte de refaire aujourd'hui et, plus tard, dans des vies futures, sans fin et sans répit, les actes si maussades déjà accomplis dans les vies passées ? On sait l'accablement de Zarathustra à la première révélation du Retour Eternel.

Essayons donc d'oublier l'étroitesse de la destinée toujours recommençante — et jamais renouvelée — dans la contemplation de l'infinie diversité des mondes !

Impossible ! Cette suprême consolation nous est enlevée : *il y a des répétitions dans l'espace comme dans le temps*. Nos malades doivent aussi désespérer de trouver ailleurs quelque chose d'autre. Car voici que Blanqui nous enseigne l'identité des mondes (1) : il y a dans l'immensité une infinité de terres exactement semblables à la nôtre, peuplées d'êtres tout

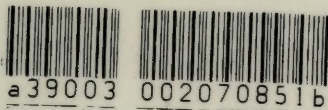
(1) Voir A. Fouillée : *Ph. de Nietzsche*.

pareils à nous, faisant les mêmes choses que nous, automates du suprême *mécanisme* plus puissant que la vie.

L'Univers est clos et mesquin jusqu'au bout.

FIN

Imprimerie J. Baylac, rue Denfert-Rochereau, 34 — Toulouse


a39003 002070851b